REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

29e ANNÉE — N° 8 — 15 AVRIL 1886

LES EXPÉRIENCES DE M. SLADE

On se rappelle le compte-rendu que nous avons fait dans le dernier numéro de la Revue des expériences de M. Slade. Depuis, plusieurs personnes nous ont fait part, à ce sujet, les unes de leur réelle satisfaction, les autres de leurs doutes. Parmi ces dernières, nous sommes autorisés à citer M. Trémeschini qui, invité par M. Slade à assister à une séance d'expériences, nous a résumé ses premières impressions. — Rien de tout ce qu'il a observé ne présentant le caractère d'une démonstration scientifique, il attend le résultat d'une seconde séance pour se prononcer définitivement sur la réalité du phénomène.

Le comité de la Société Scientifique du Spiritisme s'associe aux réserves de M. Trémeschini et ne donnera son opinion que lorsque chacun de ses membres aura assisté à plusieurs séances et se sera fait, scientifiquement, une conviction pour ou contre les phénomènes obtenus.

Au sujet des expériences de M. Slade, M. Victor Meunier a publié dans le *Rappel* (N^os^ des 30 mars, 7 et 9 avril) trois articles absolument défavorables : nous nous bornons, quant à présent, à les signaler sans commentaires.

Nous recevons de Monsieur Trémeschini la note suivante :

Résumé de ma seconde visite à Monsieur Slade

Lilas. (Seine) 9 avril 1886.

« Aussitôt en présence de M. Slade, je le priai de vouloir bien renouveler devant moi les expériences des ardoises en se plaçant dans les mêmes conditions que celles proposées par MM. Crookes et Zollner. M. Slade me répondit que ces conditions étaient de telle nature qu'elles empêchaient toujours les expériences de réussir la première fois. La partie fut donc remise.

« Néanmoins, M. Slade m'ayant invité à tracer sur une ardoise, qu'il me présenta, une demande quelconque, j'inscrivis ces mots : « *Le nom de la* « *personne à laquelle je pense en ce moment?...* » M. Slade, ayant repris l'ardoise, la plaça sous le bord de la table qui était de mon côté, et l'en retira après trois secondes. Je constatai avec la personne qui assistait comme moi à la séance que le mot *Vechy* était écrit en toutes lettres sur

l'ardoise à la suite de ma question. Ce mot était bien le nom de l'ami à qui je pensais, et que j'avais perdu depuis dix ans.

" LA MORTE "

Roman de mœurs de M. Octave Feuillet *(de l'Académie française)*

Etude critique sur l'antagonisme de la religion et de la science

M. Octave Feuillet, membre de l'Académie française, est un écrivain de bonne compagnie. Ses romans, écrits pour *La Revue des deux mondes*, ne blessent ni le sens commun, ni les mœurs, ni la morale. Ils sont d'un honnête homme. Il est vrai qu'ils n'attaquent rien qui tienne à quelque chose, et que l'idée y occupe peu de place. Le dernier cependant fait exception. Dans « La Morte », il y a une idée, et une idée philosophique d'une grande importance sociale. Présentée sous forme de thèse, cette idée peut se formuler ainsi : « Impuissance de la vieille religion et danger d'une science irréligieuse. »

Je ne sais si l'auteur a bien eu conscience de sa thèse ainsi formulée, mais si ce n'est là ce qu'il a voulu prouver, c'est du moins ce qui ressort de son livre.

Plusieurs, sans doute, s'y tromperont et ne verront dans le nouveau roman de M. Feuillet qu'une œuvre réactionnaire. Des journaux conservateurs s'y sont déjà trompés. Leurs éloges le prouvent. Ils ont pris les tendances religieusement vagues de l'auteur pour une apologie du catholicisme. La fin de son héros, qui se convertit à l'article de la mort, semble aussi leur donner raison. Ils ont vu là une invite au scepticisme contemporain de se jeter dans les bras de l'Eglise. Ce n'est cependant que la constatation d'un fait qui se passe tous les jours. Toute libre-pensée négative de l'idée religieuse est rétrogradatrice. Elle ramène son homme au passé, *à ses vomissements*, pour parler, en le leur retournant, le langage des sacristies. Ce qui est vrai pour les individus, il faut le dire à plus forte raison des collectivités sociales. Un homme peut vivre sans religion, une société ne le peut pas. Elle ne le peut sans se désagréger et se dissoudre.

Où l'on peut trouver, par exemple, que M. Octave Feuillet a tort, c'est lorsqu'il confond le catholicisme avec la religion. Il fait ici, sans le vouloir, le jeu du cléricalisme obscurantiste et répète l'enseignement des séminaires. En vérité, on ne saurait trop le redire aux populations dont on exploite l'ignorance : le christianisme, soit catholique, soit protestant, n'est pas *la Religion* ; c'est une phase de la vie religieuse d'une partie du genre humain et une forme particulière de la Religion éternelle. Cette forme passera comme tant d'autres formes religieuses ont passé, mais la Religion ne passera point, car plus l'homme s'éclaire, s'instruit, se sensibilise,

se socialise et se solidarise avec la vivante harmonie des choses, plus il devient religieux.

M. Octave Feuillet a tort encore lorsqu'il prend parti pour la vieille religion contre la jeune science, alors qu'il faudrait condamner également, et la Science quand elle exclut la Religion, comme le fait de nos jours le scientisme positiviste, et la Religion, quand elle n'est pas basée sur la science et sur les lois de la Raison, comme c'est le cas du catholicisme.

Mais, il faut tenir compte de la situation où se trouve un écrivain qui s'adresse surtout aux gens du monde. Les lecteurs de M. Feuillet appartenant, tous ou presque tous, aux classes aristocratiques et conservatrices, n'admettraient pas volontiers qu'on dévoilât à tous les regards les vices et les sénilités de la religion où ils sont nés. S'ils ne peuvent défendre contre l'esprit du siècle les dogmes absurdes du christianisme orthodoxe, ils exigent de leurs écrivains et de tous ceux qui appartiennent à leur monde qu'il n'en soit point question, qu'on n'en parle jamais! Le mot d'ordre en est venu du sommet de la hiérarchie. Il doit être bien entendu que la religion est tout entière dans le culte et dans ses cérémonies. Qu'importe le dogme et la doctrine et l'histoire et les miracles! laissez ces mystères aux prêtres, dont c'est le métier. Contentez-vous de croire (1). — Comment croire, dites-vous, à des affirmations dénuées de preuves historiques, à des choses contraires au plus simple bon sens, à la raison, à la science? C'est bien simple : n'y pensez pas; et, s'il le faut, suivez le conseil de Pascal : ABÊTISSEZ-VOUS! S'abêtir pour sauver son âme, voilà le dernier mot de la piété catholique! C'est monstrueux, c'est criminel, c'est infernal, mais c'est la logique des enseignements de l'Eglise. Quoiqu'en disent formellement Tertullien et Saint-Augustin, on ne peut croire à l'absurde sans se fausser l'entendement et finir dans l'idiotisme ou la folie, comme il advint à ce malheureux Pascal lui-même, mort fou à 39 ans, dans toute la force de son beau génie, pour avoir voulu concilier ce qui est à jamais inconciliable : les dogmes chrétiens avec les principes de la *Raison éternelle*, qui est DIEU, — le vrai, le seul, l'être dans sa perfection et dans sa plénitude, loi vivante et consciente de l'Univers...

M. Octave Feuillet est allé vraiment aussi loin qu'il pouvait aller, avec son public, en lui faisant entendre que si la vieille religion avait, comme la jument de Roland, toutes les qualités, elle avait, comme elle, le malheur d'être morte. On ne pouvait demander davantage à cet écrivain élégant et léger, qui n'étant ni savant ni philosophe, a exposé

(1) Nous avons déjà eu souvent occasion de faire remarquer que les dogmes chrétiens, absurdes, quand on les prend dans le sens grossier de la lettre, ainsi que l'église romaine et toutes les églises chrétiennes s'obstinent à les enseigner, peuvent s'expliquer rationnellement, quand on les dépouille des voiles du mythe et du symbole, selon *l'esprit* communiqué par l'initiation aux premiers apôtres'

simplement l'état mental de la haute société française en laissant parler la logique des choses.

Voici du reste le tracé sommaire du cadre où l'honorable académicien a fait mouvoir ses personnages.

Un homme, jeune encore, fort bien de sa personne, riche, bien né, bien apparenté et dont la noblesse remonte aux croisades, veut se marier. Il cherche une femme pour en avoir des enfants qui continuent sa race. Il la cherche naturellement dans son monde. Pour l'y aider, une vieille duchesse de sa famille donne, dans son hôtel de la rue Saint-Dominique, *un bal blanc*, composé de jeunes personnes de 15 à 22 ans, appartenant, toutes, à la plus haute noblesse et toutes naturellement élevées au couvent. Eh bien! savez-vous ce qui arrive, à ce bal « où un essaim de jeunes filles blanches et roses, toutes gracieuses, dansant entre elles avec candeur, offraient un spectacle qui respirait l'innocence, » il arrive que le héros de M. Feuillet (Bernard-Maurice, Hugon de Montauret, vicomte de Vaudricourt) se dégoûte du mariage en reconnaissant que ce *dessus du panier* des jeunes filles du meilleur monde catholique est déjà corrompu dans l'âme. Mais on ne me croirait pas; il faut citer le texte; il vaut son pesant d'or pour l'histoire. La scène est courte du reste. M. Octave Feuillet — l'habile homme! — la fait passer comme un éclair sous les yeux du lecteur, et n'y revient plus. La voici photographiée au passage. C'est le Vaudricourt qui parle : « C'était par une « belle journée de juin. Après les sauteries, ces demoiselles se répandi« rent dans le jardin de l'hôtel, où le thé était servi sur une pelouse. Je « m'étais assis solitairement derrière un bouquet de rhododendrons et « j'essayais de mettre un peu d'ordre dans mon pauvre cœur (flottant « dans l'embarras du choix), quand un de ces groupes charmants vint à « passer de l'autre côté du massif. Elles étaient trois, toutes trois causant « à demi-voix avec des rires frais comme l'aurore et de grands yeux « naïvement ouverts comme des fleurs. Je prêtais l'oreille. Je ne relaterai « pas les propos que j'eus la stupeur d'entendre sortir de ces lèvres « virginales, *je dirai simplement qu'ils auraient fait rougir un singe.* »

Un singe! Vous avez bien lu. Faire rougir son confesseur, un gendarme, un vieux juge, cela s'est vu et se dit proverbialement. Mais que faut-il donc dire ou faire, bon Dieu, pour faire rougir un singe!

C'est égal, c'est bien un peu le pavé de l'ours, et si c'est ainsi que M. O. Feuillet entend réhabiliter le catholicisme, mieux vaudrait un sage ennemi!

Après un tel échec, le vicomte de Vaudricourt se trouve bien refroidi dans ses idées de mariage. Il y renoncerait, si son oncle — un oncle à héritage! — et le chef de la famille, n'y tenait absolument. C'est cet oncle qui se charge de lui trouver la femme qui lui convient. Elle existe! non pas à Paris, où elle n'est jamais venue, mais en France. Elle habite un coin perdu de la vieille Armorique, dont M. O. Feuillet n'a pas

autrement fixé la géographie qu'en nous disant : « que le manoir des Courteheuse est situé entre la Normandie et la Bretagne. » Inutile de chercher sur la carte ce point de notre territoire français. Nous nageons dès ce moment en pleine utopie rétrospective et même en pleine uchronie, car le temps comme le lieu sont imaginaires. « Ces Courteheuse, qui sont très anciens, nous dit M. O. Feuillet, composent une collection assez originale. Ce sont des croyants et des pratiquants d'un autre âge que le vent du siècle n'a pas même effleurés... Ils paraissent avoir emprunté, par exemple, à leur famille d'outre-mer, (la branche des Courteheuse établie en Angleterre), la vieille coutume anglaise de faire la prière du soir en commun avec leurs domestiques. Feu le baron de Courteheuse, frère de l'amiral et de l'évêque, et père d'Aliette était, dit-on, un esprit grave et cultivé. Il ne voulut pour sa fille ni institutrice, ni cours en ville, ni pension, ni couvent : avec l'aide de professeurs sévèrement choisis et surveillés, il avait fait lui-même l'éducation d'Aliette pour la partie intellectuelle, laissant à la mère la partie morale et religieuse »... sous la direction de son oncle, l'évêque de Séez, frère du baron.

Cet évêque, convertisseur comme Fénélon et non moins tolérant, était resté, après la mort du père d'Aliette, son directeur spirituel. C'est « une physionomie passionnée et dévorée de zèle, mais franche et sincère. » Ainsi s'exprime M. O. Feuillet. Nous ajouterons que c'est aussi une figure fort sympathique, quoique chimérique comme tout le reste de la famille de Courteheuse. Ce sont *des beaux messieurs de Bois doré*, dévots.

Je voudrais abréger, mais je suis obligé d'insister sur un détail *de couleur locale* qui complète le tableau :

Outre les autres précautions prises pour épargner à la jeune Aliette le contact de l'esprit du siècle et de ses dépravations, M. O. Feuillet en a imaginé une qui vaut la peine d'être citée. Malheureusement elle n'est pas à la portée de tout le monde. Ainsi, après avoir exclu *le couvent, les cours en ville, l'institutrice, les mauvaises lectures* et *toute camaraderie*, il a fallu que l'éducation de l'enfant et de la jeune fille s'accomplît à une autre époque que celle où nous vivons. L'auteur a voulu lui faire respirer une atmosphère spirituelle, pure des corruptions de notre temps. Ce qui l'a obligé de remonter de deux siècles en arrière. Au château de Courteheuse tout est du 17e siècle. La bibliothèque ne contient que des livres de ce siècle, et Mlle Aliette n'en a jamais lu d'autres. Ecoutez ce petit bout de conversation entre elle et son prétendu. C'est celui-ci qui la rapporte : « — Monsieur votre père, Mademoiselle, lui dis-je, avait une grande prédilection pour le siècle de Louis XIV? — Mon père, me répondit-elle gravement, y vivait et m'y faisait vivre avec lui...

« Mon père, poursuivit-elle, est mort des suites d'une blessure qu'il avait reçue à Pathay. C'est vous dire qu'il aimait son pays, mais il

n'aimait pas son temps. Il avait au plus haut degré l'amour de l'ordre, et il ne voyait plus d'ordre nulle part. Il avait l'horreur du désordre, et il le voyait partout. Dans ces dernières années notamment, toutes ses croyances, tous ses respects, tous ses goûts étaient froissés jusqu'à la souffrance, par tout ce qui se faisait, par tout ce qui se disait, par tout ce qui s'écrivait autour de lui. Profondément attristé des choses du présent, il se réfugia dans le passé; le XVII[e] siècle lui offrait plus particulièrement l'espèce de société où il aurait voulu vivre, une société bien ordonnée, polie, croyante et lettrée. Il aima de plus en plus à s'y enfermer. Il aima aussi de plus en plus à faire régner dans sa maison la discipline morale et les goûts littéraires de son siècle favori... Vous avez même pu remarquer qu'il poussait cette prédilection jusqu'à la curiosité du cadre et du décor. Vous pouvez voir par cette fenêtre les allées rectilignes, les broderies de buis, les ifs et les charmilles taillés dans notre jardin. Vous pouvez voir que nous n'avons dans nos plates-bandes que des fleurs du temps... des lis... des pentecôtes, des roses trémières, des jalousies, des œillets, enfin ce qu'on appelle des fleurs de curé.., Nos vieilles tapisseries en verdure sont également de l'époque... Vous voyez aussi que tout notre mobilier, depuis les armoires et les buffets jusqu'aux consoles et aux fauteuils, est du style Louis XIV le plus sévère... c'est ainsi que mon père essayait de se donner, même par l'aspect et l'arrangement matériel, l'illusion de l'époque où sa pensée se complaisait.. Pour moi, monsieur, ai-je besoin de vous dire que j'étais la confidente de ce père bien-aimé... c'est ici même, au milieu de ces livres que nous lisions ensemble, et qu'il m'apprenait à aimer... c'est ici que j'ai passé les heures les plus douces de ma jeunesse. Nous nous exaltions tous deux en commun sur ces temps de foi et de vie paisible, sur les loisirs heureux et sûrs, le pur et beau langage français, le goût délicat, l'urbanité noble qui étaient alors la marque et l'honneur de notre pays et qui ont cessé de l'être... »

Nous voudrions citer encore. Tout ce dialogue est fort curieux, mais ne présente qu'un côté des choses. Il y aurait fort à rabattre de cette apologie, si l'on voulait regarder sérieusement l'en-dessous de cette société du XVII[e] siècle qui devait à la Réforme et à la philosophie de Descartes tout ce qu'elle avait de bon. Mlle de Courteheuse fait bien d'avouer qu'elle n'avait pas lu tous les mémoires du temps. Ceux du cardinal de Retz et de Guy Jolly, de Tallemant des Réaux et de Saint-Simon auraient suffi à lui apprendre que les mœurs des classes élevées ne valaient pas mieux, à cette époque, qu'à celle où nous avons le malheur de vivre. Mais ce n'est pas là ce que je tiens à relever dans le langage qu'on lui fait tenir. Il serait trop facile d'établir par une foule de faits appartenant à l'histoire, qu'avec une teinte d'hypocrisie de plus, la noblesse sous Louis XIV et ses successeurs immédiats valait beaucoup moins que la noblesse et la bourgeoisie enrichie de nos jours. Cette preuve a été faite

cent fois et n'est plus à faire. Mais ce que je tiens à signaler, à l'honneur de notre temps, c'est l'apparition récente et l'existence de plus en plus étendue et prééminente d'un sens nouveau, qui nous est né depuis la Révolution française, LE SENS DE LA SOLIDARITÉ SOCIALE. Ce sens, qui nous sépare de l'ancien régime comme par un abîme, n'existait pas sous Louis XIV. En ce temps-là, l'idée des droits inhérents à la personne humaine, le respect des consciences, la tolérance en matière de religion, l'amélioration des classes inférieures étaient des aspirations inconnues. Les meilleurs ne se doutaient pas que la société eût des devoirs envers tous ses membres et que tous avaient droit au banquet de la vie. Le dogme de la grâce et de la prédestination régnait dans l'ordre politique comme dans les dogmes de la religion. Dans ce monde, comme dans l'autre, il y avait des *élus* qui n'avaient eu que la peine de naître pour jouir de tous les biens, tandis que des masses *de réprouvés*, voués à toutes les misères, du corps et de l'âme, supportaient le poids de la pyramide sociale. « *Paucis nascetur genus humanum!* » Oui, le genre humain tout entier n'a été jusqu'ici au monde que pour quelques-uns, mais ce mot du premier des Césars, vrai au temps de Louis XIV, après quinze siècles de catholicisme, l'est beaucoup moins de nos jours. Certes, nous sommes en pleine dissolution sociale, et M. O. Feuillet a pu justement écrire ces lignes : « Un peuple en décadence est, si je ne me trompe, « un peuple qui n'a plus que des appétits, et il me semble clair que du « haut en bas, la jouissance est aujourd'hui la loi unique et l'unique foi. « *Toute autre religion n'est plus qu'une bienséance.* Il faut en prendre « son parti... » C'est vrai, mais ce qui est vrai aussi, c'est qu'au milieu de cette dissolution de tous les liens religieux, une nouvelle source religieuse nous est née qui commence à couler, non plus au profit d'une caste, d'une cité ou d'une race, mais pour l'humanité entière. Ce qui est vrai encore, c'est que l'esprit de charité ne se manifeste plus seulement par l'aumône, comme aux siècles de foi, mais que nous voyons cette charité pour le prochain, si noblement invoquée par saint Paul, pénétrer, sous le nom de solidarité sociale, dans nos mœurs, dans nos lois, dans nos institutions, alors même que les sentiments d'amour et de fraternité, qui devraient en être inséparables, ne possèdent qu'un bien petit nombre d'âmes et ne sont pas assez forts pour éteindre, au sein des peuples, les haines aveugles qui séparent les nations et les races, et, surtout, les riches et les pauvres. Mais ces mauvaises passions sont aussi des forces, qui, au nom de la solidarité sociale, cherchent la justice et travaillent pour elle à une meilleure et plus équitable répartition des charges et des avantages sociaux. Elles sont brutales et grossières dans leurs manifestations; elles ignorent le beau langage des courtisans du grand Roi, de ses poëtes, de ses prédicateurs et de ses historiographes à la suite. Elles appartiennent à ce siècle matérialiste et athée où il n'y a plus, dites-vous, que des appétits. Mais ces appétits, qui

ne sont souvent que ceux de la faim, pourquoi ne seraient-il pas satisfaits? Sont-ils moins légitimes chez ceux qui n'ont rien que chez ceux qui regorgent de tout? Et l'indigence séculaire des uns doit-elle se perpétuer pour laisser se satisfaire jusqu'à la folie, jusqu'au délire, le luxe pléthorique des autres?

Tout mal vient d'ignorance, sans doute! mais aussi de misère, et ce qui maintient l'ignorance et la misère, c'est l'iniquité d'un état social où les uns ont trop, les autres pas assez.

Comment! D'un côté, toute la richesse sociale, et, avec la richesse, toutes les lumières de l'esprit, tous les éléments de moralité, toutes les conditions de bonheur, de santé, de développement intégral, et cela, en n'ayant eu que la peine de naître! De l'autre, le dénûment de la bête ou du sauvage. Rien pour le corps! rien pour le cœur! rien pour l'esprit! ni bien-être au foyer, ni tendresse dans la famille, ni éducation morale et intellectuelle. Mais partout autour de soi les mauvaises leçons et les mauvais exemples, avec toutes les tentations du vice et toutes les épreuves de cette lutte incessante pour l'existence à soutenir contre une société ou hostile ou indifférente : faites-vous donc une âme humaine dans ces conditions!

« Notre père qui êtes aux cieux, donnez-nous notre pain quotidien...! »

Bien des jours se sont écoulés, des mois, des années et des siècles, depuis que Jésus a enseigné cette prière à ses disciples, et ses disciples n'ont pas trouvé le moyen d'y satisfaire.

Il est vrai qu'il leur avait dit aussi : « Il y aura toujours des pauvres parmi vous. »

Eh bien! Non, il n'y aura pas toujours des pauvres. Il n'y aura pas toujours des déshérités parmi les enfants du PÈRE CÉLESTE; TOUS AURONT LEUR PAIN QUOTIDIEN.

Ce que le Dieu de la Bible et de l'Evangile, le Dieu du miracle, du péché originel et « de la folie de la croix, » le Dieu du paradis et de l'enfer éternel, le Dieu des prêtres, enfin, n'a pu faire, l'esprit de l'humanité, affranchi des vaines superstitions du passé, l'accomplira.

Comment? — Nous vous le dirons tout à l'heure. Il nous faut auparavant terminer cette histoire, l'histoire du double mariage du sceptique vicomte de Vaudricourt, le premier, avec Aliette de Courteheuse, une sainte! le second, avec mademoiselle Tallevaut, une coquine! la première femme, représentant la religion catholique, au siècle de Louis XIV, dont elle est le fruit excellent, mais chimérique; la seconde, personnifiant la science athée de nos jours, dont elle serait, nous dit-on, le produit logique et exécrable.

CH. FAUVETY.

(Suite et fin au prochain numéro).

LA PEINE DE MORT

La question qui a toujours passionné les esprits, dans les annales judiciaires de tous les pays, c'est la peine capitale; le flot d'encre versé dans tous les camps pour ce sujet, n'a pu arrêter les flots de sang qui rougissent l'échafaud.

C'est la loi, disent les uns; oui, mais la loi brute, inique, sanguinaire, *inhumanitaire*, leur répondrai-je; un homme devient assassin, et vous voulez qu'il disparaisse à son tour, de par la Loi, et quelle Loi?... celle des hommes?... mais, que faites-vous de celle de Dieu?

O homme, frère bien-aimé, te crois-tu donc l'égal ou le délégué de l'Être suprême, pour t'arroger un droit semblable? Dans sa sagesse infinie, le grand Maître ne nous a-t-il pas fait tous frères, au même titre? n'a-t-il pas donné à toutes ces âmes une mission à remplir dans leurs vies successives? n'a-t-il pas assigné à chacune sa place? à toute chose son utilité? Vous êtes le chef-d'œuvre de la création, ne détruisez pas le grand œuvre!

En examinant froidement, consciencieusement la peine de mort, mon cœur se soulève de dégoût et de pitié, car je plains les légistes, dont la conscience dit : *Celui qui tue sera tué.*

Le malheureux assassin, dont l'âme est généralement à l'état brut, vient d'un monde inférieur; a-t-il mérité ce châtiment sanglant? Est-il aussi coupable que vous le dites? Non, son âme avait besoin d'être éveillée comme toute chose l'est dans la nature; n'ayant pu s'élever et sortir des ténèbres épaisses où elle est plongée, ni percevoir l'horreur de son crime, cette âme a besoin d'indulgence, de compassion et d'amour; brutalement, vous l'arrachez de son enveloppe terrestre et portez, par cet acte, un défi à Celui qui vous a donné ce frère. O source de toute vie! n'est-ce pas de vous que cette âme est sortie pour venir sur la terre subir l'épreuve du libre arbitre?

Si chaque jour vous prenez votre nourriture, c'est afin de réparer vos forces; si vous couvrez votre corps de vêtements plus chauds en hiver, c'est afin de le préserver des rigueurs de la température; si vous prêchez le bien, c'est afin de rendre meilleurs vos frères; en un mot, chaque action, en ce monde, a son but, et chaque fait, sa contre-partie; tout, ici-bas a sa place assignée, son utilité incontestable et il n'est besoin d'être grand philosophe pour comprendre de telles choses. S'il en est ainsi, pourquoi détruire ce que le grand Ouvrier nous donne? pourquoi vouloir refaire son œuvre?

En partant de ce principe, de cette vérité indéniable, que *tout fait est produit par telle cause*, et, abstraction faite du côté humanitaire de la question, examinons les résultats produits par la peine capitale : La peine de mort n'est pas nouvelle, ses partisans ont eu le temps d'étudier et de suivre ses effets; toute cause attendant sa résultante, toute chose, toute

action *a une conséquence* en ce monde. Quelles sont donc celles *du châtiment sanglant?*

La criminalité diminue-t-elle? augmente-t-elle? Les statistiques les plus parfaites donnent à ce sujet un va-et-vient de chiffres qui sanctionne l'inconnu traditionnel; il serait bien imprudent celui qui voudrait en donner la valeur réelle. Le côté moral et intelligent de la Société en a-t-il bénéficié? Consultez les statistiques, ouvrez les journaux et vous constaterez ce fait : si les crimes ont augmenté pendant un certain temps, ils ont décru pendant tel autre; s'ils diminuent pendant les beaux jours, époque où la nature s'éveille, ils augmentent pendant la mauvaise saison. Au bout du compte : *balance*, terme commercial, naïf et brutal qui caractérise cette situation et prouve l'*inutilité morale de la peine de mort.*

Donnez publiquement et au grand jour l'exemple de la peine capitale, en la multipliant, et vous arrêterez la marche de la criminalité, disent quelques-uns; c'est une erreur, car le malheureux qui tue, ignore ce qui l'attend. La peine capitale ne date pas d'hier, et chacun en connaît l'existence. Le coupable, direz-vous, compte sur l'impunité, sur le bénéfice des circonstances atténuantes et suppute les chances de voir sa peine commuée : erreur encore.

Je prends les criminels en général, sans m'attacher à connaître les motifs qui les ont poussés au meurtre, et j'affirme, hautement, que tous, sans exception, obéissent à une force que rien ne peut arrêter, qu'aucun obstacle ne saurait rebuter; auraient-ils devant eux l'image de l'instrument du supplice *qu'ils frapperaient encore.*

Le malheureux tue, parce que son âme est inférieure à la nôtre et n'a pas *encore* reçu l'étincelle de vie; il tue, peut-être, parce qu'un esprit le lui commande, l'y pousse; mais, *malgré tout, il tue*, c'est là son cas psychologique.

Je termine cet exposé douloureux par le récit d'une cause qui s'est déroulée, il y a quelques jours, devant la Cour d'assises de l'Oise; j'emprunte les passages saillants et les réflexions à un journal de Paris. Frères en spiritisme, jugez :

« Nous avons annoncé que la Cour d'assises de l'Oise venait de pro-
« noncer la condamnation à mort d'un jeune assassin.

« Bertrand Bertout était garçon de ferme à Ognolles; dans l'après-
« midi du 31 janvier dernier, il se rendit chez un propriétaire, voisin de
« la ferme dans laquelle il travaillait, et le précipita dans une mare, en
« l'assommant à coups de pioche, parce que la mare n'était pas assez pro-
« fonde pour que la victime pût s'y noyer.

« L'interrogatoire du prévenu est particulièrement saisissant, et touche
« à une grave question de responsabilité au point de vue psycholo-
« gique.

« *D.* — Vous appartenez à une famille criminelle?

« *R.* — Mon père et ma mère n'ont pas été condamnés.

« *D.* — Oui, mais vous avez un oncle aux travaux forcés. Un autre de « vos oncles est mort en sortant de prison. Vos grands-parents ont la « plus détestable réputation. N'avez-vous pas un parent qui a tué son « père?

« *R.* — C'était un Bertout. Mais je ne crois pas que ce soit mon parent.

« *D.* — C'est un nom malheureux. Mais arrivons au crime. Le jour du « crime, aviez-vous bu?

« *R.* — Pas beaucoup. Deux ou trois petites gouttes de cassis.

« *D.* — En tout cas, vous n'étiez pas ivre. Vous avez agi avec un sang- « froid, une réflexion exécrables.

« *R.* — Plaît-il?

« *D.* — Je dis que votre sang-froid dans l'exécution du crime est abo- « minable.

« *R.* — C'est possible.

« *D.* — Encore une fois, qu'alliez-vous faire chez Guyllier? Répondez « franchement.

« *R.* — Eh bien! oui, j'allais pour le tuer et pour le voler.

« Il est évident que Bertrand Bertout n'a aucune notion sur la « responsabilité sociale; il ne connaît qu'une chose, jouir.

« Sa condamnation à mort doit avoir pour conséquence un redouble- « ment d'efforts pour l'organisation de l'instruction et de l'éducation « populaires. »

Cet exemple n'est-il pas frappant, ne vient-il pas, en quelque sorte, corroborer ce que je disais tout à l'heure : que, tous, sans exception, sont conduits par la même force que rien ne peut arrêter? n'est-ce pas cette impulsion impossible à décrire que ce malheureux a ressentie, lorsqu'il s'écrie : « Eh bien! oui, j'allais pour le tuer... » (*Voir note, page 283.*)

De l'interrogatoire, ne résulte-il pas que la plupart des membres de cette famille sont plongés dans le crime? N'y a-t-il pas dans ce fait, un enseignement sévère pour les partisans de la terrible Loi?

Quant à la question de responsabilité, au point de vue psychologique, je me demande dans quel sens vous prétendez la faire intervenir? Qui vous dit que ces malheureux ne sont pas sous l'empire des mauvais esprits qui les poussent au mal, et dont ils subissent la suggestion?

Plus loin vous continuez ainsi : « Bertrand Bertout n'a aucune notion « de responsabilité sociale, puisqu'il ne connaît qu'une chose, jouir. » — Alors, pourquoi briser cette existence d'hier, sans lui donner le temps et les moyens de s'élever, de connaître, de penser? Je vous prédis que l'époque n'est pas éloignée où les peuples, auxquels vous donnez comme exemple salutaire ces tableaux de boucheries humaines, étant éclairés par la vérité, proscriront de leurs codes le châtiment sanglant, *vox populi, vox Dei.*

. . . . . .

C'est de la pitié, mes frères, qu'il faut avoir pour ces pauvres âmes. Que fûmes-nous, jadis, nous qui aspirons à la suprême sagesse? n'avons-nous pas été l'un de ces malheureux? Pitié! oh oui, pitié! pitié pour tous... servons-nous du travail, du conseil, de l'instruction et apprenons-leur à connaître Dieu; initions-les à nos croyances, faisons-leur aimer l'humanité, et nous leur démontrerons toute l'horreur de leurs crimes. Soyez persuadés que le repentir sincère, si long à venir qu'il puisse être, sera le couronnement de notre douce tâche; parlons à ces pauvres frères de la vie éternelle, de cette autre vie qui nous attend tous de l'autre côté de la tombe, car tel est notre devoir.

Humanité bien-aimée, n'oublie pas que, la seule loi que tu es en droit d'appliquer, c'est celle de la nature, celle du grand et sublime Ouvrier.

Louis Dupray.

Un mot sur la folie et sur les fous

1°. Dans son ouvrage sur Paris et ses Organes, Maxime Ducamp fait un éloge pompeux de la loi de 1838 sur les aliénés. Cette loi est-elle véritablement si remarquable? il est permis d'en douter.

Je n'ignore pas que les journaux parlent un peu à tort et à travers de séquestrations arbitraires. On croit trop volontiers que les Asiles d'aliénés sont autant de petites Bastilles pour lesquelles on obtient facilement des lettres de cachet. Mais, il faut être singulièrement optimiste pour ne voir dans cet échafaudage de dispositions qu'on appelle la loi de 1838 qu'un monument merveilleux de la sagesse de nos législateurs.

On a beau dire, la liberté individuelle se sent inquiète, menacée. Il suffit de jeter un coup d'œil sur notre Société pour se convaincre de cette vérité.

En effet, il ne suffit pas que les gouvernements despotiques s'effondrent pour que l'âge d'or apparaisse; il faut que chaque individu s'améliore séparément. En attendant qu'une transformation complète ait lieu, les iniquités se perpétuent au sein de la société. Ce n'est pas seulement contre l'abus du pouvoir que nous avons à nous garantir, c'est contre nos semblables, contre nous-mêmes. Nous sommes tellement malheureux, que cette méfiance peut aller jusqu'à la famille où nous trouvons quelquefois nos plus cruels ennemis. La loi même est une arme à deux tranchants qui sert aussi bien à frapper qu'à défendre. Et, c'est souvent au nom de la sécurité sociale menacée, de la tranquillité et de l'honneur des familles qu'elle se fait complice de nos agissements.

Ainsi, avec la loi existante, il suffit qu'un homme, aigri par le chagrin, ne sache pas toujours garder son sang-froid, lorsqu'on touche habilement la corde douloureuse qui a le don de l'exaspérer, pour qu'avec un certificat en dûe forme, il soit possible de le faire enfermer.

Quelle garantie le malheureux a-t-il? S'il s'agit d'un Asile public, et

seulement en réalité dans ce cas, il a le contrôle du médecin de l'établissement. C'est pourtant déjà bien assez qu'il ait franchi le seuil de la maison soi-disant hospitalière. Nous avons, disons-nous, la garantie de la science, la science! qui casse aujourd'hui ses arrêts de la veille et vit de perpétuels démentis !

Et puis, derrière le médecin, il y a l'homme qui a son système, ses préventions. Il est des médecins qui veulent trouver quand même un malade, comme certains juges, un criminel. Le patient, c'est l'ennemi. Il faut le convaincre de folie ou de crime.

Mais cet interrogatoire lui-même, n'a-t-il pas de quoi ébranler la raison? Quoi de plus terrifié que l'homme qui s'entend dire qu'il est fou?

Que doit-il se passer dans son être, au moment où il sent cette première atteinte portée à sa liberté, qui va peut-être bientôt lui être ravie?...

Il doit donc nous rester quand même un doute pénible, lorsque la porte de l'Asile se referme sur le malade, j'allais dire sur le coupable, qui va être l'objet d'un traitement qui ressemble à une répression. — Car, en vain, on se demande à quoi sert que Pinel ait fait tomber les chaînes des enragés de Bicêtre, que la Hollande, l'Amérique laissent leurs fous à l'état libre; que l'Angleterre ait adopté le *no restraint*, si nous conservons l'usage des douches et de la camisole de force, moyens barbares qui prouvent l'impuissance de la science et du cœur.

2°. — Si la folie pouvait être bien caractérisée et qu'on n'admit dans les asiles que ceux qui se trouveraient dans des conditions prévues et déterminées, il n'y aurait que demi-mal.

Mais quel critérium de certitude peut posséder le médecin ? Aucun. Il est investi, au cas qui nous occupe, d'une puissance d'autant plus dangereuse que l'âme est un facteur important qu'il a généralement soin de laisser de côté. Il n'est nullement prouvé que la folie n'existe que s'il y a lésion du cerveau. Les psychologues consciencieux n'ignorent pas les causes variées et multiples qui peuvent oblitérer la raison.

Mais, dira-t-on, peu importe la cause; nous ne nous en prenons qu'aux effets.

Il faut en convenir, la société se conduit ici comme tout individu qui tue, sans autre motif qu'une peur vague d'être tué. On vit avec des ennemis, des êtres fourbes et cruels qui risquent à tout instant de vous faire perdre votre situation, votre bonheur, votre vie. S'agit-il d'un homme qui donne quelques signes d'aliénation ? on le redoute plus qu'un malfaiteur. Vite, il faut le faire enfermer.

Mais, en admettant que la sécurité publique soit en jeu, il faudrait du moins une enquête, des dépositions? Point. L'arrêt du médecin suffit.

Or, quel est l'homme qui pourrait sortir indemne d'un pareil examen? Qu'est-ce qui n'a pas *son grain*, en un mot? S'il fallait enfermer tous ceux qui, comme Roland, ont laissé leur bon sens se réfugier dans la lune, la terre serait couverte de cabanons.

Montesquieu cite le mot d'un voyageur qui, traversant une ville, aperçoit un grand monument sur lequel est écrit: Maison de Fous. — « C'est, dit-il, afin de faire croire que les autres habitants ne le sont pas ». — Encore, y a-t-il des folies inoffensives. Dieu sait ce que peut nous coûter la raison de certaines gens.

Selon l'époque ou le lieu, la folie change de nom et de caractère.

Le croyant est un fou pour l'athée; l'athée, un fou pour le croyant. Si un inspiré se mettait à courir les rues en disant : aimez-vous les uns les autres, tendez-vous la main, secourez-vous, que toute lutte cesse, qu'un amour universel vous embrase, à ce prix seulement vous aurez le bonheur, il ne manquerait pas de gens qui diraient : cet homme est fou.

C'est la société qui fait en partie ses fous, ses malades, ses criminels. Qu'elle soit donc respectueuse et indulgente envers ce mal inconnu que les anciens appelaient : le mal sacré. La psychologie nouvelle, aidée des lumières du spiritisme, nous démontre que tant que la science restera matérialiste, elle ignorera toute une thérapeutique morale qui seule peut la faire triompher de ces maladies étranges dont le secret lui échappe. Tant qu'elle sera matérialiste, elle ne fera pas de progrès dans l'art précieux de guérir.

T. Dalex.

CONFÉRENCES SPIRITES

Faites dans le midi de la France par M. FRANÇOIS VALLÈS

PRÉSIDENT HONORAIRE DE LA SOCIÉTÉ

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES DE PARIS

ANNÉE 1882

Origine de l'être humain. — Conceptions matérialistes et spiritualistes sur la constitution de l'homme. — Croyances spirites.

Récits légendaires relatifs à l'apparition de l'homme sur la terre.

Union de l'âme et du corps.

Constitution de l'être humain d'après les idées du matérialisme et celles du spiritualisme.

Bases essentielles des croyances spirites.

Existence de Dieu, immortalité de l'âme.

ANNÉE 1883

Etudes préliminaires sur le monde des Esprits, sur l'âme, le périsprit, le fluide universel. — Des mouvements vibratoires et communicateurs dans les fluides. — Les forces corporelles et les forces spirituelles.

Le monde des Esprits; ses vertus et ses vices.

Premières notions sur l'âme et sur le périsprit.

Existence et propriétés du fluide universel éthéré.

Comment se produisent et se propagent les mouvements vibratoires dans les corps fluidiques.

Division des forces en deux catégories : l'une pour les besoins du corps, l'autre pour les besoins de l'âme.

Dualité des effets produits par une force quelconque, sur les êtres doués d'intelligence.

Année 1884

Communications entre les êtres habitant le même monde, soit sur terre soit dans l'espace. — L'état de veille et l'état de sommeil. — Les souvenirs.

Comment nous concevons que les Esprits communiquent entre eux dans l'espace.

Moyens à l'aide desquels des communications s'établissent sur terre entre des êtres humains.

Fonctionnement de la vie humaine pendant l'état de veille et pendant l'état de sommeil.

Considérations sur la faculté du souvenir chez l'homme et sur l'exercice de cette faculté.

Année 1885

Avènement du spiritisme parmi les hommes dans le cours du XIX^e^ siècle. — Les trois règnes de la nature et les phénomènes vitaux qui s'y développent. — Recherches théoriques sur la doctrine périspritale.

L'homme est généralement ignorant de la nature des causes. C'est par l'étude persévérante des effets qu'il lui est permis d'acquérir quelques notions à ce sujet.

L'historique des progrès faits par l'humanité dans la science des fluides, depuis le XVII^e^ siècle jusqu'à nos jours, explique pourquoi le spiritisme n'a pu se révéler avant le XIX^e^ siècle.

De la constitution élémentaire des corps dans les trois règnes minéral, végétal et animal.

Etudes spéciales sur les changements qu'a subis la composition de l'air depuis les époques géologiques les plus reculées jusqu'à nos jours.

Modifications correspondantes, survenues, à la suite de ces changements, dans les organismes et les divers modes de vitalité successivement attribués aux espèces végétales et animales, vivant dans l'air, à chacune de ces époques.

Explications scientifiques sur la substance du périsprit, sur sa formation instantanée et inévitable au contact des âmes, et sur ses fonctionnements. Concordances remarquables à ce sujet entre les principes de la science humaine et les communications faites par les Esprits.

LA LUMIÈRE

Nous sommes priés d'informer les lecteurs de la *Lumière*, que cette publication cesse de paraître momentanément, pour cause de maladie de M. Adolphe Grange, dit Jean Darcy. Nous espérons que le temps de cette disparition sera court, et que la *Lumière* poursuivra son œuvre de propagande spirite avec une ardeur nouvelle. Les abonnés auront des compensations.

Mme Grange a manifesté ses regrets de ne pouvoir, vu les circonstances douloureuses où elle se trouve, participer à la fête anniversaire d'Allan Kardec. Elle espère des temps meilleurs et continuera de se consacrer à la cause avec dévouement, malgré les obstacles.

Nos vœux pour le rétablissement de la santé de M. Grange et la réapparition de la *Lumière*; puisse leur épreuve n'être que momentanée, c'est le souhait bien sincère de leurs frères en spiritisme.

LES VISITES A GRAND'MÈRE

Par Mme Nelly Lieutier

Une importante réforme s'opère en ce moment dans les livres destinés à la jeunesse. Les parents, les maîtres ne veulent plus de cette littérature fausse, exagérée, où les principaux personnages vivent d'une existence étrange, en dehors des lois naturelles, puisque tous, des fanatiques, portent la soutane ou le beguin de la religieuse. Ne saurait-on donc être honnête qu'en prononçant des vœux qui ne peuvent et ne doivent être que l'exception?

Ce qu'il nous faut aujourd'hui ce sont des livres, dans lesquels se meuvent des personnages véritablement humains, agissant humainement, vivant comme tout le monde.

La jeunesse, comme chacun de nous, a besoin de réalisme; mais d'un réalisme qui lui montre qu'on peut rester honnête, vertueux, en demeurant dans le monde, acceptant toutes les luttes de l'existence.

Eh bien! ce problème un peu difficile à une époque de transformation, comme la nôtre, vient d'être résolu par Mme Lieutier.

Cet auteur dont la réputation n'est plus à faire, vient de publier un livre charmant, plein de bons enseignements: « *Les visites à grand'mère* », et dans un style simple, correct, elle donne d'excellents conseils à tout un essaim de jeunes filles, de jeunes femmes... même de jeunes gens, qui ne manquent jamais de venir une fois par mois, se grouper autour du fauteuil de la vénérée aïeule, afin d'écouter ses leçons et recevoir ses avis.

A mesure que l'on avance dans la lecture de cet attrayant volume, on se prend à aimer cette grand'mère si bonne, si juste, si indulgente,

quoique sachant gronder à propos, mais avec quel amour! et l'on ne tarde pas à envier le sort de ses enfants.

Elle touche tous les sujets, cette excellente grand'mère, elle aborde même parfois des questions graves, importantes, de celles qui regardent l'organisation de la famille et par contre de la Société.

Si nous voulions citer tous les chapitres intéressants, il nous faudrait les citer tous.

Nous préférons conseiller à chacun de lire ce volume; les jeunes filles y gagneront, les jeunes épouses ne pourront qu'acquérir de précieuses notions, et bon nombre de grand'mères pourront y faire une moisson abondante et utile pour elles et leur famille, car nous ne devons jamais oublier que parfois nous devenons la cause primordiale des malheurs qui atteignent nos enfants à l'heure de la lutte et de l'indépendance.

L. DE LASSERRE.

DÉFI AUX ATMISTES

La Société atmique fait quelque peu parler d'elle, et j'entends dire qu'elle a la prétention de voir les choses tout autrement, c'est-à-dire mieux que les autres.

S'il en est ainsi, faites-moi donc le plaisir de prier ces prétendus réformateurs du spiritisme de nous dire leur façon de penser au sujet des matérialisations d'esprits, et de leur demander comment ils expliquent ce phénomène, qui nous intéresse tous si vivement.

Ils ne doivent pas être sans connaître les merveilleuses expériences de M. Crookes au sujet de Katie King, et ils ont certainement entendu parler de M. Home. Ils ont dû avoir entre les mains les photographies obtenues dans le laboratoire du grand chimiste, et ils n'ignorent pas que quelques personnes conservent encore des cheveux coupés dans la chevelure même de Katie King. Voilà des faits bien positifs et il semble impossible de voir là une illusion des sens.

Que ces messieurs de l'atmisme se réunissent donc en conciliabule privé, et veuillent bien, sous l'inspiration de leur Gaotomo, enseigner aux Spirites de la vieille école leur manière d'interpréter le phénomène de la matérialisation?

UN VIEUX SPIRITE.

NOTE DE LA RÉDACTION

Dans notre numéro du 1er avril, nous avons reproduit au sujet des expériences hypnotiques des docteurs de Nancy, un article publié dans le *Rappel* par M. Victor Meunier, rédacteur scientifique de ce journal.

Notre préambule indiquait suffisamment à quelle source nous avions puisé; mais, par mégarde, l'imprimeur ayant négligé de distinguer nettement ce préambule du texte emprunté, ce fait a éveillé les susceptibilités de M. V. Meunier qui, dans le *Rappel* du 30 mars, déclare ne vouloir passer ni pour un des rédacteurs de notre revue ni pour un de nos coréligionnaires, et nous prie de prémunir nos lecteurs contre toute interprétation qu'ils auraient pu faire dans ce sens. Il nous en coûte d'autant moins de donner satisfaction à M. Victor Meunier, que nous ne pensons pas, étant donnés les fréquents emprunts que nous avons eu l'occasion de faire à cet éminent écrivain, que nos lecteurs aient pu s'y tromper un seul instant. — Nous regardons M. Victor Meunier comme un spiritualiste des plus distingués, un homme de progrès, et c'est à ce titre simplement que nous le citons, comme nous en citons bien d'autres (plus ignorants encore que lui en matière de spiritisme). — Nous n'avons d'autre prétention, en agissant ainsi, que de prendre la vérité là où nous croyons la trouver, sans nous inquiéter si elle nous vient de nos amis ou de nos adversaires.

ANNIVERSAIRE D'ALLAN KARDEC

Malgré le vent et une pluie battante, le dimanche, 28 mars, bon nombre de spirites, parmi lesquels presque tous les chefs de groupe de Paris et des environs, se trouvaient au cimetière; les dames parisiennes, toujours courageuses, n'ont point voulu céder le pas à ce temps abominable, et, les pieds dans l'eau, s'abritant comme elles le pouvaient, elles ont attendu la fin de la cérémonie, et entendu vingt discours que nous reproduisons; le format de la *Revue* du 15 avril est doublé, par décision de la commission déléguée de la Société scientifique du spiritisme. Nos frères de la province et de l'étranger nous avaient prié de les représenter auprès du dolmen d'Allan-Kardec.

La plupart des grands journaux de Paris ont annoncé notre réunion au Père-Lachaise, sans y ajouter les anciennes facéties et des commentaires plus ou moins sérieux; nous les remercions pour leur obligeance et nous reproduisons l'article du journal *Le Gaulois*, parce qu'il contient une erreur bonne à signaler. Voici cet article, intitulé :

L'ANNIVERSAIRE DE LA MORT D'ALLAN KARDEC

Malgré la pluie, quatre cents spirites se trouvaient réunis hier, à deux heures, au Père-Lachaise, autour du tombeau d'Allan Kardec, pour célébrer l'anniversaire de la mort du fondateur du spiritisme.

Le monument, situé dans la grande allée du haut, se compose d'un *dolmen* de trois pierres levées, de granit brut, surmontées d'une quatrième pierre tabulaire.

Sur le socle du buste, on lit : ALLAN KARDEC, *fondateur de la philosophie spirite;* plus bas, l'épigraphe ci-dessous : « Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet. » Sur la face antérieure de la pierre tabulaire on lit : « Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse; telle est la loi. »

Le caveau renferme les restes d'Allan Kardec, mort le 31 mars 1869, et de Mme Allan Kardec, morte en 1883.

Vingt orateurs ont défilé devant le *dolmen*. Parmi les principaux discours, nous citerons ceux de MM. L'Hernault, Birmann di Rienzi, au nom de la Société des études spirites; et de MM. de Warroquier, Metzger, Algol, Laurent de Faget, Leymarie, et des capitaines Bourgès, Robaglia, etc., au nom de la Société scientifique du spiritisme.

Le soir, deux banquets ont eu lieu, passage Jouffroy et au Palais-Royal. Puis les convives se sont réunis passage des Deux-Pavillons, chez M. Leymarie, pour assister à un concert organisé par des artistes spirites.

Le nombre des personnes qui s'occupent de spiritisme à Paris dépasse toute imagination.

Rappelons que les spirites veulent servir de trait d'union entre la religion et la science; ils ne sont ni spiritualistes ni matérialistes, ils croient qu'ils ont déjà vécu comme zoophytes ou comme singes, et affirment qu'après leur mort ils seront encore réincarnés pour subir derechef les épreuves terrestres!

Nota : Le reporter s'est trompé, en disant que nous n'étions pas des spiritualistes; s'il avait lu Allan Kardec, il n'eut pas commis cette erreur. De plus, tous les spirites ne sont pas les partisans du transformisme, question résolue de bien des manières par les chercheurs les plus respectés, réputés comme très compétents en cette matière.

DISCOURS DE M. DE WARROQUIER

Un berceau est confié à un fleuve; bien petit est l'enfant qu'il renferme, et cependant, tout un peuple soustrait à l'esclavage est conduit à sa régénération par cet enfant.

Un autre, plus sublime encore, vient au monde dans une étable; à cette époque, sur notre terre, tout était livré à la force arbitraire, une moitié de l'humanité asservissait l'autre; et, le fils d'un humble charpentier, seul au milieu de ces iniquités, éleva la voix pour les renverser. Les petits, les pauvres écoutèrent cette voix, et de l'un, elle s'étendit à tous; et la foule émue comprit ce que c'était que la justice et l'amour.

Miracles! miracles! pourrait dire l'histoire : Desseins de Dieu! croyons-nous aujourd'hui, en ayant le bonheur inappréciable d'être les témoins intéressés de faits aussi surprenants.

Eh quoi! au milieu d'un siècle aussi sceptique que le nôtre, d'une génération dont la prétention est de n'avoir qu'un maître, celui quelle modèle à sa guise, et chez laquelle la négation est presque une mode universelle, un homme a pu surgir, qui portait un nom humble comme sa position de simple professeur? oui sans doute, Dieu le menait à un but tout particulier, auquel il devait arriver par un travail constant.

Cet homme vint aussi pour détruire un esclavage, celui de l'erreur; il donna le mode le plus simple pour connaître l'espoir et la justice; à la science du langage moderne, il sut unir la logique la plus rationnelle, il étaya son enseignement sur des faits irréfutables, pour fonder le code de vérité; Dieu le voulait ainsi, telle est la raison magique.

L'évolution causée par Allan Kardec a gagné toutes les parties de la terre; chacune d'elles a reçu la lumière, et c'est bien un rayonnement, cette fois, car elle illumine l'intelligence humaine.

A celui-ci, l'élévation presque sans limites de la pensée; à cet autre, le chaud réveil du cœur; à tous, l'espérance; à tous, l'affirmation d'un meilleur sort dans l'avenir.

Que de bénédictions ne devons-nous pas au Maître bien-aimé que nous saluons ici comme le régénérateur de nos âmes? Que de promesses ne devons-nous pas faire à celui qui, par ses œuvres, nous a donné la facilité d'être des apôtres éloquents? Nous devons actuellement participer à l'élévation des âmes de nos frères encore engourdies dans la paresse de la pensée, ou dans la jouissance de l'égoïsme.

Promettons, devant ce tombeau, qui renferme aussi les cendres de Mme Allan Kardec, femme qui fut comme son compagnon l'exemple du dévouement, d'être toujours les zélés propagateurs de la doctrine spirite

A l'œuvre, à l'œuvre, nous écrierons-nous avec les plus ardents; l'illumination des âmes est un but divin, un travail sacré; à l'œuvre, car il est de fraternelle obligation que l'avancement de l'un entraîne celui de l'autre; Moïse en faisait une loi, Jésus, un ordre divin; Allan Kardec, qui l'inscrit sur le drapeau de l'avenir, en caractères lisibles pour tous, compréhensibles à chaque intelligence a dit : hors la charité point de salut, hors la charité point d'avancement vers la perfection, terme dernier du bonheur.

Nous tous, créateurs de notre carrière terrestre et de celle de nos frères, ayons nos pensées toujours tendues vers le bien; que nos paroles, empreintes de bons sentiments, soient dépassées, dans cette disposition, par la justice de nos actes et par l'amour fraternel qui doit déterminer toutes nos pensées.

Que de fois avons-nous entendu, ici, l'hommage rendu à l'homme de cœur, à l'élu dont la mission fut d'enrichir nos âmes en les entourant de vertus précieuses; Allan Kardec imitait ainsi le Créateur, ce lapidaire de nos âmes; nos cœurs émus répéteront cet hommage aujourd'hui, et nos descendants le lui rendront de siècle en siècle.

DISCOURS DE M. J. L'HERNAULT

Mesdames et Messieurs : Au nom de la Société Parisienne des études spirites, je viens, en ce jour anniversaire, payer un tribut d'admiration et de reconnaissance, à la mémoire d'un homme de bien, d'un grand philosophe, du premier et du plus illustre apôtre de la Doctrine Spirite, et son fondateur.

Ce puissant penseur, dont la dépouille mortelle est sous ce tombeau, a, le premier, dans les temps modernes, posé les bases de cette doctrine consolante ; car, lorsque se manifestèrent dans le nouveau monde les phénomènes spirites, il en comprit les grandes lois, avec un instinct admirable, dut les recueillir et les coordonner avec une intelligence rare, une logique puissante et une méthode aussi sûre que profonde ; il sut aussi tirer de ces lois mêmes toutes ces merveilleuses conséquences, qui ont fait du Spiritisme une doctrine et une philosophie.

Après avoir appris avec enthousiasme la magnifique éclosion des phénomènes nouveaux, et après les avoir profondément étudiés, il fit partager cet enthousiasme à ceux qui s'empressèrent de se grouper autour de lui, pour s'abreuver à longs traits à la source de ces grandes et nouvelles vérités.

Travailleur infatigable, il commença cette série de productions, qui formèrent l'admirable corps de doctrine contenu dans les livres fondamentaux ; il fut l'âme et l'inspirateur des recherches sans nombre qui eurent lieu à l'aurore de cette nouvelle philosophie, et prit constamment l'initiative de tout ce qui se créa de sérieux et de grand dans l'étude de ces nouveautés.

Sa vie fut toute de labeur, et son énergie, son bon sens, sa fermeté, n'ont eu d'égal que la bonté de son cœur et l'aménité de ses relations.

On peut dire, sans rencontrer de contradicteurs, qu'il fut le véritable fondateur de la doctrine, et qu'il a passé la plus grande partie de sa vie à la vulgariser.

Et, quelle doctrine plus consolante que la nôtre, qui donne de si nombreuses et si fécondes consolations à tous ceux qui souffrent ; aussi, est-elle l'objet de la reconnaissance de tous ceux qui l'ont étudiée, et combien d'œuvres émues, vibrantes et chaleureuses n'a-t-elle pas inspirées !

Et maintenant, Mesdames et Messieurs, qu'il soit permis au président de la Société Parisienne des études spirites, d'adresser, ici, publiquement, un hommage de reconnaissance à ces hommes vaillants et distingués, à ces femmes d'élites, que j'aperçois en ce lieu, et qui apportent, depuis si longtemps, pour le succès et le triomphe de l'idée spirite leur dévouement, leur abnégation et leur talent.

Aussi, tant d'efforts portent-ils leur fruit, et nous pouvons le dire bien haut : notre chère doctrine envoie sur le monde entier ses rayons bienfaisants ; ne nous étonnons pas de la rapidité avec laquelle elle se

propage, puisque la cause en est dans sa vérité profonde, et dans le soulagement qu'elle apporte à des douleurs morales bien amères.

Soyons heureux de payer un large tribut de reconnaissance au fondateur de cette doctrine, à notre grand initiateur, et inspirons-nous toujours des idées généreuses de cet homme de bien, qui, le premier dans les temps modernes, a su grouper les croyances spirites et a bien mérité de l'humanité !

DISCOURS DE M. ALGOL

Mesdames : Messieurs, C'est une singulière destinée que la nôtre ici-bas. — Nous naissons riches ou pauvres ou misérables, bien constitués, ou infirmes, comblés ou privés de toutes les jouissances de la vie, dans un milieu honnête ou malhonnête, poussés presque fatalement à la vertu ou au vice ; nous grandissons, nous prenons rang parmi les hommes, et, si nous sommes au nombre des favorisés du destin, nous trouvons cela tout naturel, en même temps que nous trouvons fort extraordinaire que les mal partagés nous envient, se plaignent et se révoltent. — Ce n'est pas notre faute, disons-nous, si les choses sont ainsi, si le mal côtoie le bien, s'il y a des heureux et des malheureux, des savants et des ignorants ; ce n'est pas nous qui avons fait le monde ; il faut bien le prendre comme il est. — Et, forts de ce raisonnement, nous allons, nous avançons dans la vie, nous inquiétant avec un soin minutieux de tout ce qui touche à notre santé et à nos intérêts. Nous apprenons, nous étudions lettres, arts et sciences, moins pour agrandir notre intelligence que pour conserver le rang, la position que nous nous imaginons nous avoir été assignés. Nous regardons la terre comme notre domaine, nous en levons le plan et nous dressons de ses richesses, que nous appelons nos richesses, un inventaire complet : elles sont pesées, estimées, cataloguées, nous connaissons leur provenance et nous trouvons aisément leur destination en nous les adjugeant..

Quant à nous inquiéter de notre âme, des âmes de nos frères en humanité, quant à chercher d'où ces âmes et la nôtre viennent, où elles vont, le pourquoi et le comment de leur existence ; quant à nous attarder à raisonner sur la diversité de leurs destinées, la plupart du temps nous n'en avons cure. C'est de la métaphysique. A quoi bon ajouter ce tourment, d'ailleurs inutile, à ceux que nous avons déjà pour garder nos biens et notre santé ! Oh ! nous ne sommes pas pour cela insensibles aux souffrances de ceux que nous voulons bien appeler nos semblables. Regardez plutôt : nous créons des hôpitaux, des bureaux de bienfaisance, nous faisons l'aumône, que voulez-vous de plus ? — Voilà le raisonnement des indifférents de ce monde, et ils sont nombreux. J'ai dit des indifférents ; — j'aurais pu dire aussi — des égoïstes : c'est une même

espèce. — Ce n'est pas que je veuille leur jeter la pierre ni les accuser de tous les maux dont souffre la société, car, ce sont nos mœurs, notre système d'éducation qui les ont faits ce qu'ils sont, et c'est nous tous qui sommes les coupables.

Voyons, en effet, ce que nous faisons de l'âme, de cette innocence, de cette douce ignorance, de cette pureté, de cette aurore, quand elle apparaît, quand elle se présente à nous effarée, tremblante et curieuse, avide de savoir ce que nous sommes et ce que nous savons. Elle questionne : — Où m'avez-vous trouvée? d'où suis-je venue? où faut-il aller? — Et nous répondons : — Tu n'étais rien ; c'est Dieu qui t'envoie, tu es sur notre chemin, contente-toi de nous suivre. — Mais, demande cette âme : — Qui est Dieu? où est-il? — Nous lui montrons l'image d'un homme et le ciel, quelque chose de vague où elle ne peut distinguer encore les étoiles. L'âme poursuit ses interrogations : — Qu'est-ce que la vie et qu'est-ce que la mort? — La vie est un mécanisme; la mort, c'est sa rupture. — Et le bien et le mal, qu'est-ce? — Le bien, tout ce qui peut nous être utile, le mal tout ce qui peut nous nuire. — Quelle est la meilleure religion? — C'est la nôtre. — Et l'on arrête là le dialogue et l'on dit à cette âme curieuse : — va, sois sage, fais ta position, comme nous avons fait la nôtre : le bonheur éternel est au bout.

C'est ainsi qu'on fait des ouvriers, des commerçants, des fonctionnaires, mais c'est de cette façon aussi qu'on déforme les âmes. On ne songe pas que l'âme a besoin d'un autre aliment que le corps, que, si le corps a faim de la matière, l'âme a soif de la vérité.

Aussi, qu'advient-il de cette pauvre âme, le jour où elle est livrée à elle-même et où se pose inéluctablement devant elle le problème de ses destinées? Ne trouvant pas dans l'enseignement qu'elle a reçu le point d'appui dont elle a besoin, elle le cherche autour d'elle. Elle le demande aux religions, aux philosophies, mais en vain : celles-ci n'ont à lui offrir que leurs dogmes étroits, leurs mystères et leurs hypothèses; elle s'adresse alors à la science; mais, ses représentants officiels, n'ayant pas encore rencontré au bout de leur scalpel cette chose impalpable qui constitue l'esprit, répondent dédaigneusement qu'ils n'ont pas à s'en préoccuper. Et c'est ainsi que, rebutée partout, la pauvre âme finit par rouler dans le gouffre du doute et de l'incrédulité, sur la pente duquel nous l'avons nous-mêmes poussée.

Chose étrange! tandis que pour nos besoins matériels, pour notre industrie, notre commerce, nos relations, nous trouvons bon d'employer la vapeur et l'électricité, nous continuons, dans les sentiers battus des vieilles croyances, à faire rouler (qu'on me pardonne l'expression) l'âme en patache. Nous admettons tous les progrès pour la matière, mais aucun pour l'esprit, pour cet esprit qui passe depuis longtemps cependant pour gouverner la matière; nous ne voyons rien d'étonnant à ce que le serviteur soit mieux partagé que le maître, à ce

que la bête faite pour obéir aille de l'avant, tandis que l'être fait pour commander demeure en arrière. — Est-ce possible? Est-ce que, en face de tous les progrès matériels, la nécessité d'un progrès spirituel ne s'imposait pas? Si, et c'est pourquoi nous avons vu à son heure, apparaître le Spiritisme, cette foi raisonnée, cette science basée, elle aussi, sur des faits positifs, cette doctrine de rénovation élaborée par un homme qu'on pourrait appeler, à juste titre, le génie de la logique et l'incarnation du bon sens.

Ames qui vous débattez dans l'abîme du doute et de l'incrédulité, retournez-vous donc, écartez le voile épais qui vous environne et contemplez le lumineux spectacle qu'on vous avait caché.

Voyez! toutes les ombres disparaissent, tous les mystères sont expliqués. La foi marche avec la science, avec tous les progrès, soumise aux mêmes lois et guidée par le même flambeau. Voyez, bien au-dessus de cette pauvre vérité, « je pense, donc je suis », que la philosophie moderne se vante d'avoir découverte, voyez resplendir celle proclamée par Allan Kardec, celle qui a été annoncée par des légions d'esprits : « Je suis, donc j'ai été, donc je renaîtrai pour progresser sans cesse à travers les âges et les mondes. » Inénarrable transformation! notre terre n'est plus isolée dans l'univers, et le ciel se peuple de myriades d'humanités, et au-dessus d'elles « dans la nuée prodigieuse » apparaissent ces sommets lumineux : le vrai, le beau, le bien, le juste; et par delà ces sommets, dans l'infini, dans l'éternel, dans l'inaccessible, l'âme éblouie devine la présence de Celui qu'on ne peut voir ni définir, de Celui dont nous pouvons dire, balbutiant et bénissant avec le poète :

« Il est, il est, il est, il est éperdument. »

DISCOURS DU CAPITAINE BOURGÈS

Cher Maître : Tous les ans, à pareille époque, nous venons vous porter notre affectueux souvenir. Nous aurions désiré que tous les adeptes du spiritisme, animés d'un même sentiment fraternel, fussent réunis autour de ce Dolmen pour fêter ensemble votre mémoire. Mais les uns ont cru devoir conserver la tradition et maintenir au 31 mars la date de votre anniversaire. A chacun son libre arbitre.

D'autres, au contraire, et nous sommes de leur avis, ont obéi aux exigences du plus grand nombre, en portant la réunion au dimanche le plus rapproché de cette date mémorable, afin que les ouvriers et les employés qui forment la majeure partie des spirites pussent être réunis dans un banquet fraternel. Déjà, du vivant de madame Allan Kardec, on avait demandé à avancer ou à reculer cette fête de famille; mais la compagne du maître, malgré la justesse de cette proposition, avait décliné tout changement et n'avait pas cru devoir en prendre l'initiative.

Après son décès, le comité d'administration de la Société scientifique du spiritisme, devant l'insistance de bon nombre de nos frères, a donné suite à cette demande, et, c'est ainsi que s'est fixé le changement dont il s'agit, en reconnaissant que l'intérêt du plus grand nombre devait être notre règle.

Malheureusement, ce fait a soulevé des objections plus ou moins raisonnables qui ont pu être la cause de troubles, passagers parmi nous, nous en avons la conviction intime.

D'autres griefs sans cesse renouvelés, soit en province, soit à Paris, visent des personnalités, lorsque des intérêts supérieurs devraient primer les questions irritantes qui sèment le trouble parmi nous, et encore, ces griefs ne tiennent-ils pas devant le raisonnement le plus pratique. La presse spirite, agent de paix, manque à sa mission d'amour et de charité lorsqu'elle accentue les divisions, rendant ainsi les réconciliations très difficiles. Chacun a sa charge d'imperfections, et chez celui qui use et abuse de la critique, il faudrait au moins reconnaître toutes les perfections, c'est-à-dire la douceur, la sagesse, la prudence, le désintéressement, la charité, l'amour, l'humilité si chère à Jésus, notre maître à tous.

Je n'ai pas la prétention d'être parfait, mais j'ai le mérite du militaire : *la franchise*. — Lorsque j'ai tort, je le reconnais, et je l'écris, et je le dis bien haut ; que d'autres fassent comme moi, je le souhaite de tout mon cœur.

Pour aider à cette œuvre de concorde, je signale un moyen de tarir une source de conflits entre sociétés. — Allan Kardec a fondé la Société des études spirites et la Société scientifique du spiritisme ; ces deux sociétés, que le maître inspire assurément, sont dans la vérité, puisque leurs présidents ont reconnu que la paix et la concorde étaient indispensables à la bonne et sage propagation de la doctrine spirite. Aussi, sont-ils unis et parfaitement d'accord sur les moyens à employer pour répandre le spiritisme.

Un homme autorisé, M. L'Hernault, président de la Société parisienne, après avoir fait entendre des paroles très sensées sur l'état actuel des partisans de notre cause, a recommandé la conciliation le plus tôt possible. Nous avons tous fait les premiers pas, c'est à nos frères à venir à nous. Du jour où la paix générale sera faite, nous aurons en France une recrudescence d'adeptes du spiritisme qui viendront se joindre à nous.

Dieu répand sur ceux qui pratiquent la charité ses bienfaits les plus consolants. — Nous devrions donc chercher à obtenir cette vertu en essayant de la pratiquer.

Ce qui nous divise encore, c'est l'ensemble de la doctrine mal comprise par quelques-uns. — L'œuvre du Maître n'est pas assez approfondie ou paraît être mal interprétée, et cependant, il a dit dans la genèse,

page 122, « l'Esprit n'arrive point à recevoir l'illumination divine qui lui « donne, en même temps que le libre arbitre et la conscience, la notion « de ses hautes destinées, sans avoir passé par la série divinement fatale « des êtres inférieurs, parmi lesquels s'élabore lentement l'œuvre de son « individualité; c'est seulement à dater du jour où le Seigneur imprime « sur son front son auguste type que l'esprit prend rang parmi les « humanités. »

Darwin ne dit pas mieux, et d'après le transformisme, l'homme serait le produit direct de toutes les existences animales qui l'ont précédé. Pour nous, l'âme en serait par conséquent la résultante.

La réincarnation est le mode choisi par Dieu pour l'élaboration du principe spirituel; cette élaboration commencerait aux infinimentspetits, et, en montant l'échelle de gradation de la série animale, l'âme arriverait à l'homme et s'incarnerait dans les diverses peuplades sauvages. Ainsi la transformation des espèces proviendrait uniquement de l'âme faisant son évolution à travers toute la série animale au moyen d'existences successives; prenant, à chaque incarnation ou transformation nouvelle, une forme différente par l'adjonction d'atomes psychiques épars dans la matière et s'unifiant par la loi d'affinité.

L'évolution ne serait donc que le changement produit par une addition constante, un agrégat continu du principe intelligent se poursuivant de la monère à l'homme. La première représenterait l'atome psychique, la parcelle divine à son extrême division, tandis qu'on pourrait admettre pour l'âme de l'homme, des millions d'atomes psychiques qui seraient venus se fixer progressivement par la loi d'attraction.

L'âme humaine serait donc la résultante de cette évolution; elle passerait par un grand nombre de formes, et les types primitifs ayant terminé leur durée, accompli leur évolution, céderaient la place à des êtres plus perfectionnés. La partie évoluée serait recueillie par les esprits préposés pour animer un organisme nouveau.

Un grand nombre de types anciens seraient donc conservés pour recevoir les âmes rudimentaires venant des plus bas degrès de l'animalité.

Et d'ailleurs, en dehors de cette question, n'avons-nous pas les principes fondamentaux de la doctrine qui nous unissent? Ne croyons-nous pas tous, non seulement aux esprits désincarnés qui nous entourent, mais encore à leurs manifestations? Ne savons-nous pas ce qu'ils attendent de nous? Ne sentons-nous pas jusqu'au fond de l'âme que dans la société actuelle, si tourmentée par tant d'idées contraires, le spiritisme a été choisi par Dieu pour faire avancer notre humanité vers le but suprême de ses destinées?...

Or donc, spirites qui n'avez pas dans le cœur l'amour de vos frères, comprenez que vous êtes plus coupables que ceux qui n'ont pas comme vous compris la beauté de l'enseignement qui nous est donné.

Pour terminer, nous dirons : dans toutes les réunions auxquelles nous

assistons, les guides nous recommandent de former des médiums, car il y a partout, et ici probablement, de nombreux esprits qui désirent se communiquer et nous instruire. — Mettons-nous donc à l'œuvre; songeons à notre avenir spirituel, et à celui de nos frères. — Pensons, dis-je, à notre âme qui n'a besoin, pour être heureuse, que du travail qui moralise, de la prière qui console, de la charité qui fortifie en unissant les âmes dans la concorde et dans l'amour.

DISCOURS DE M. EMILE DI RIENZI

Mesdames, Messieurs, Nous sommes réunis ici pour rendre hommage à la mémoire du Maître. On vous a entretenu du cher fondateur de la doctrine mieux que je ne saurais le faire. Vous me permettrez, Messieurs, de prendre la parole sur cette tombe, pour parler, non pas des résultats obtenus, non pas des progrès de la doctrine — de plus autorisés que moi l'ont fait ou le feront, — mais de l'avenir du spiritisme, de l'immense rôle qu'il doit jouer dans les destinées sociales!

Allan Kardec était un philosophe comme il s'en rencontre de loin en loin. Il eût pu s'approprier les conceptions inspirées par les esprits. Il ne l'a pas fait, témoignage certain de sa haute conscience! Allan-Kardec aurait pu se poser comme un réformateur; il s'est simplement annoncé comme un chercheur qui a trouvé une vérité nouvelle! Aussi l'hommage que nous venons ici lui rendre chaque année est-il celui de la reconnaissance!

Maintenant, Messieurs, pouvons-nous mieux célébrer cette fête commémorative qu'en montrant les conséquences qui doivent découler du spiritisme? Le Maître m'en voudra-t-il à moi, presque nouveau venu à la doctrine, si je crois voir les hautes destinées du spiritisme en dehors même des conceptions contemporaines? J'ai peu de mots à vous dire, Messieurs, et j'ose espérer que, reconnaissant la grande idée humanitaire qui m'anime, vous vous souviendrez que chaque parole sème le bon grain, chaque fois qu'il s'agit d'élever les âmes.

Le spiritisme venu à son heure, rien qu'à son heure, sera le levier puissant qui doit soulever le monde moral. On vous a parlé déjà des consolations qu'il nous apporte, des certitudes qui ont calmé bien des désespoirs, de l'espérance qu'il a fait naître dans le cœur de chacun des éprouvés. Vous a-t-on jamais parlé de l'influence qu'il doit exercer sur l'avenir social? — Le soulagement individuel est une magnifique chose, mais lorsque l'on considère les misères sociales qui s'étendent sur toute une immense partie de l'humanité, n'est-on pas en droit de se demander si une doctrine n'a pas un but plus noble, plus général que celui de secourir l'individualité?

Et c'est cette question qui nous préoccupe! Sans doute chacun de nous

éprouve le besoin de s'entretenir avec ses aimés de l'espace; sans doute, après un deuil cruel, notre âme se rattache à ce spiritisme si bienfaisant et si consolateur. Mais n'est-ce pas un peu de l'égoïsme et n'est-ce pas rapetisser le but d'une doctrine qui doit s'imposer au monde comme une vérité indiscutable?

Aux matérialistes, nous pouvons répondre par le fait, nous pouvons leur demander en toute certitude s'ils croient qu'ici-bas tout n'est qu'un flux d'êtres périssables qui tourbillonnent et que le torrent du temps roule impitoyablement dans l'abîme du néant! Il nous est facile de leur crier, au nom de la raison même, que rien n'est inutile, que rien n'est destiné à périr, que tout vit et se transforme et nous pouvons affirmer hardiment la vérité philosophique du spiritisme, devenue d'ailleurs pour les esprits sérieux une vérité scientifique; mais il semble que nous n'ayons pas toujours compris la tâche qui nous incombe! Nous nous sommes peut-être confinés dans une trop petite sphère! C'est pourquoi, Mesdames et Messieurs, je prends la liberté devant ce tombeau, de vous rappeler que le devoir du spirite n'est pas seulement de faire le bien, mais d'aider à la rénovation sociale en apportant chacun dans la proportion de ses forces, une part de son intelligence et de son cœur!

Notre idéal à tous est résumé dans un seul mot : la *Vérité*. C'est elle que nous voulons posséder, que nous voulons concevoir, que nous désirons connaître! c'est elle qui nous apparaît confusément encore dans les théories que notre raison personnelle se forge pour expliquer la nature! C'est elle enfin qui s'impose à toutes les intelligences, quelles que soient leurs aspirations!

La VÉRITÉ existe, et il n'est personne au monde qui puisse le nier. Il n'est pas de matérialiste qui puisse contester que ce qui est, *est*; que ce qui sera, SERA. Et si nous avions la sagesse de nous renfermer dans cette haute pensée, peut-être nous verrions venir à nous bien des esprits qui se refusent à croire à un Dieu personnel et tyran, à un mythe qu'on ne peut concevoir, hélas, qu'en dehors de la raison humaine, chaque fois qu'on aborde le redoutable problème à jamais insoluble.

Abstraction pour abstraction, mesdames et messieurs, ne vaut-il pas mieux proclamer nous-mêmes la seule synthèse divine acceptable par toutes les opinions philosophiques : la Vérité Eternelle et garder au fond de nous, le symbole, l'idée, le sentiment enfin du Dieu qui répond le plus à nos aspirations, à notre élévation, à notre morale, à notre idéal? N'oublions pas que dépositaires d'une vérité, nous devons la montrer dégagée de tous voiles, de tout mysticisme! Souvenons-nous que nous n'avons à lutter que pour préserver le grand principe de la responsabilité humaine, et c'est pourquoi, nous devons dans nos renseignements, écarter toute conception qui pourrait être discutée, tout rêve, si beau qu'il soit, qui ne s'appuie pas sur une base positive! Que pouvons-nous, en effet, contre la science moderne, sinon opposer le fait patent et véri-

fiable, puisqu'au matérialiste comme à toutes les intelligences qui ne se paient pas de mots, une expression circonscrite ne peut pas suffire? Ayons donc la sagesse de garder pour nous notre idéal de la divinité et ne nous affirmons que comme des chercheurs et des apôtres du Vrai en toutes choses! Ainsi nous ne saurions avoir d'adversaires!

Si une entité est nécessaire pour l'esprit humain, il en est une qui résume toutes les aspirations, une qui est inscrite dans toutes les lois de la nature, c'est celle de l'*Amour*. Toute la morale se réduit à aimer, a dit un grand poète. Et rien n'est plus vrai. Il n'est pas besoin de code ni de catéchisme pour cela, chacun n'a qu'à interroger son cœur et il y trouvera toutes les consolations et toutes les pitiés. Qu'on ne m'accuse pas de faire de la métaphysique, mesdames et messieurs! Amour est la loi d'harmonie, *amour* est la loi de solidarité, *amour* est enfin le but où tous nous devons tendre. La matière inorganique obéit à l'attraction, à l'affinité, à la cohésion, toutes choses qui ne sont qu'une même loi; les animaux eux-mêmes sentent dans la souffrance le besoin de se rapprocher les uns des autres et de se protéger mutuellement; il n'est pas jusqu'aux plantes qui ne s'unissent instinctivement lorsque l'orage va venir! Pourquoi n'aurions-nous pas, au fond de nous, un instinctif besoin d'aimer qui se traduit à chaque évolution par les aspirations de liberté, d'égalité, de justice, de fraternité, de solidarité enfin!

Pourquoi n'obéirions-nous pas au sentiment qui nous pousse à comprendre les grandes choses et à les applaudir chaque fois qu'il s'agit d'une amélioration pour l'humanité ? Nous avons le droit d'espérer une vie supérieure, mais nous ne devons pas oublier que la source d'une partie du bonheur de l'homme réside surtout dans la solidarité qui nous fait ressentir les joies de nos semblables et contribuer à alléger le fardeau de nos compagnons de route. — Et puis, le devoir d'aplanir la voie à ceux qui doivent nous succéder ne s'impose-t-il pas? Oh! pénétrons-nous bien de notre mission et ne nous laissons pas aller à des considérations égoïstes, à des systèmes qui, trop souvent, hélas, semblent nous faire ennemis les uns des autres. Reléguons toutes nos vieilles querelles philosophiques pour nous rallier autour d'un même drapeau, celui du maître que nous honorons aujourd'hui, celui qui se trouve résumé pour la partie philosophique par l'inscription de ce dolmen, et pour la partie morale : *hors de la charité, pas de salut!* — Hors de la charité? est-ce bien cela qu'Allan Kardec a voulu dire? Ne serait-ce pas plutôt : « hors de la justice pas de salut? Car, messieurs, si la charité telle qu'on l'entend ordinairement est sublime, il ne faut pas oublier qu'elle semble admettre implicitement les différences sociales, les heureux et les malheureux, et qu'elle ordonne aux uns de venir au secours des autres! La charité, admirable dans nos temps de souffrances terribles, est-elle un idéal assez élevé pour le philosophe qui contemple toutes nos misères et qui en voit la source dans l'injustice suprême des hommes les uns envers

les autres? Le plus grand idéal humain sur la terre ne serait-il pas la justice, synonyme d'*égal amour pour tous*, alors que la charité ne nous paraît que comme une réparation?

L'habitacle terrestre est pour nous une ruche où chacun apporte son labeur. Si une abeille venait à s'approprier le miel, fruit du travail commun, ce serait l'injustice. Si les abeilles, ainsi dépouillées, se trouvaient dépourvues de nourriture et étaient secourues ensuite par celle qui les aurait expulsées; ce serait peut-être de la charité, mais ce ne serait pas de la justice. Ainsi, il en est de notre pauvre humanité! Nous sommes solidaires les uns des autres, ne l'oublions pas, et dans notre œuvre spirite, ayons-en la pensée constante, afin que nos âmes, se dépouillant des attaches grossières, puissent monter, monter toujours plus haut, chaque fois que sonnera, pour l'un de nous, l'heure de la désincarnation.

Voilà le grand but du spiritisme qui, en déterminant les devoirs de chaque homme, en lui enseignant la responsabilité absolue de ses actes, amènera avec la moralisation des masses, le règne de la paix universelle et du bonheur des peuples!

Ah! Messieurs, lorsque nous nous reportons, par la pensée, à 50 ans en arrière et que nous voyons la glorieuse phalange des Leroux, des Fourier, des Lamennais, des Proudhon, marcher résolument à la conquête de la société moderne, nous nous demandons pourquoi, nous qui possédons la vérité morale et scientifique, nous ne marchons pas sur la trace de ces esprits généreux?... Qu'on ne prononce pas le mot d'*utopie*, car lorsqu'il s'agit de la régénération de l'humanité, ce mot ne doit pas exister! mais qu'on examine en conscience l'état social, qu'on se rende compte des misères sans nombre qui nécessiteront un bouleversement tôt ou tard, qu'on envisage les souffrances du plus grand nombre, depuis le mineur qui gagne son pain au fond des carrières, jusqu'au paysan et à l'ouvrier qui, à la face du ciel bleu, endurent les tortures de la faim, et, il nous viendra à tous une pensée de commisération, un cri d'immense pitié, et c'est alors que nous pourrons venir, armés du spiritisme, apporter un soulagement moral, une consolation, une certitude qui rendra le courage aux malheureux accablés!

Lorsque Christ parut sur la terre, le vieux monde romain s'écroulait dans une corruption effrénée; les peuples étaient esclaves, le niveau moral pitoyablement abaissé. Il a suffi de la parole et de l'exemple de Jésus pour relever l'humanité et donner aux pauvres l'espérance et le courage. Aujourd'hui, le néantisme semble devoir tuer la responsabilité morale, autoriser toutes les dépravations humaines, sanctionner la terrible loi de la force! N'est-ce pas à nous, mesdames et messieurs, à combattre cette hideuse lèpre qui attaque de jour en jour la masse de nos frères? N'est-ce pas une magnifique mission que celle de répandre partout et surtout dans les classes souffrantes, cette lumière spirite à qui

nous-mêmes devons tant de consolations? Et, l'heure approche où nous aurons besoin de toutes nos forces. Déjà on entend au loin les sourds grondements d'une tempête sociale qui s'élève au nord et au midi; on pressent une révolution qui sera terrible, on la voit s'avancer à grands pas. Tous les peuples s'agitent, pris de ce frisson avant-coureur d'un cataclysme inévitable, et il semble que nous sommes à la veille d'une bataille sociale qu'on ne peut plus conjurer!

En présence de tous ces noirs symptômes, devons-nous simplement nous réfugier dans nos croyances et rester indifférents, et attendre? devons-nous envisager la question sociale avec le scepticisme amer d'un philosophe qui ne veut pas voir? Oh! Messieurs, la conscience se révolte en songeant au bien que l'on aurait pu faire et que l'on n'aura pas fait. Le remords s'empare de notre âme, car une part de notre responsabilité se trouve engagée, et si la machine humaine roule, roule toujours, sans se soucier des cadavres qu'elle broie, au moins faisons nos efforts pour qu'à l'heure du bouleversement social, au lieu de la soif de vengeance, puisse naître dans le cœur de la classe opprimée, le magnifique sentiment de la *solidarité humaine*! A ceux qui viennent dire au peuple: Après la mort il n'y a plus rien! Répondons par le fait spirite et par la raison, démontrons que l'individualité persiste et persistera toujours; établissons que chacun est le propre artisan de son bonheur, *qu'il n'existe pas de lois arbitraires!* Elevons le cœur de l'homme, en faisant dérouler à ses yeux les horizons infinis que lui ouvre le spiritisme. Et vous verrez le malheureux relever la tête, pénétré d'une espérance certaine; et, il sentira dans son cœur au lieu d'un ferment de vengeance, l'amour de ses semblables, et une force nouvelle qui lui permettra de supporter la vie présente et de protéger plus tard ceux que les événements auront renversés.

Et alors, dans un avenir, encore éloigné, nous pourrons entrevoir la réalisation des grandes paroles de Lamennais :

« Et chacun s'aimera dans son frère et se tiendra heureux de le servir; et il n'y aura ni petits, ni grands, à cause de l'amour qui égalise tout, et toutes les familles, ne seront qu'une famille, et toutes les nations qu'une nation! »

Mais cet horizon est encore trop loin de nous et nous avons des devoirs immédiats à remplir chacun dans notre sphère! Il n'est pas un de vous, messieurs, qui n'ait coloyé dans la vie le deuil et la misère! Il n'est personne au monde peut-être, qui n'ait senti aux heures de détresse le besoin d'interroger des êtres chers disparus de la terre! Songeons que dans nos maisons, il en est qui ne connaissent pas notre consolante doctrine et qui, aux heures douloureuses de la séparation, s'abandonnent au désespoir, le cœur plein de révolte contre la cruelle nature! N'oublions pas, que le ministère de chaque spirite est aussi de venir en aide à ces pauvres âmes, de les aider à vivre, de leur faire connaître nos vérités consolantes! Point n'est besoin de prononcer le mot spirite, messieurs;

Il suffit de parler de la vie qui se déroule en anneaux infinis, de la transformation perpétuelle de la nature, de la persistance de l'individualité, et par conséquent, et surtout, des affections éternelles ; il suffit de frapper à la fois, à la porte du cœur et de la raison, et soyez convaincus, que vous ne parlerez jamais en vain, car ceux qui sont débarrassés de bonne heure des croyances religieuses, sentent toujours fléchir leurs convictions matérialistes lorsque le deuil vient les frapper! Il y a peu de jours, un ami, un spirite pourtant, accablé sous le poids d'une perte immense que comprendront tous les pères, s'insurgeait et se raidissait contre la loi commune. Pourquoi la séparation? Qu'ai-je fait pour mériter d'être séparé de mon enfant? nous disait-il, et dans sa douleur, il oubliait les consolations suprêmes que les affligés avaient reçues dans sa maison, il oubliait les tendresses que son enfant était venu lui prodiguer comme esprit, il oubliait tout cela pour ne laisser vivre que sa douleur! Qu'a-t-il fallu pour rendre la paix à ce cœur éprouvé? Sont-ce les consolations banales que chacun se croit en devoir de donner dans ces circonstances ? Non, mais on a évoqué devant lui ce magnifique horizon que nous ouvre la mort; on l'a aidé à sortir de la souffrance humaine et égoïste en lui rappelant que l'on se retrouve ailleurs, que ni les larmes ni les affections ne sont perdues, que la famille elle-même sort puissante et forte de toutes ces épreuves, et cet homme, cet ami, quelle que soit encore la vivacité de sa blessure, est rentré en lui-même, et la confiance, l'espoir, l'amour lui ont rendu le courage et la force de marcher jusqu'au bout. Que sera-ce donc pour un matérialiste qui, lui, ne croit à rien et à qui l'on vient dire: Rien ne meurt?

Si parmi ceux qui sont accourus autour de ce dolmen, il se trouve des indifférents ou des incrédules, qu'ils daignent nous écouter et réfléchir, qu'ils méditent sur la grande parole gravée dans ce granit, qu'ils se rappellent leurs angoisses et leurs tristesses lorsqu'un des leurs les a quittés! Et peut-être comprendront-ils notre enthousiasme pour cette magnifique doctrine spirite, peut-être s'éveillera au fond d'eux-mêmes un sentiment d'amour ou de souvenir pour les êtres qu'ils ont aimés autrefois et qu'ils croyaient anéantis pour toujours; peut-être en rentrant dans leurs foyers déserts, se prendront-ils à évoquer l'image d'une femme ou d'un enfant qui semblait à jamais perdu, et si une larme vient perler à leurs paupières, s'ils sentent leurs cœurs se fondre d'amour devant l'espérance radieuse, s'ils sentent en eux une indicible prière s'élever dans un transport vers ceux qu'ils ont aimés, c'est que la vérité est près d'accomplir son œuvre; c'est que la pensée vivante et profonde des disparus viendra dissiper les ténèbres du doute et de la négation, c'est qu'un soleil nouveau sera prêt à surgir à leurs yeux étonnés, afin de marquer une vie nouvelle! Car, Mesdames et Messieurs, le spiritisme est la plus grande découverte du siècle, non pas par elle-même, mais par ses conséquences morales et sociales ; c'est une porte entrebaillée sur un monde

réel mais encore inconnu; c'est la révolution philosophique comme la solution du douloureux problème de l'humanité; c'est la suprême consolation de ceux qui souffrent; c'est l'espérance certaine qui se lève devant les malheureux; c'est enfin la nouvelle sagesse qui luit aux yeux des penseurs!

A nous donc tous les hommes de bonne foi; à nous les chercheurs dans le monde scientifique, à nous les éprouvés, à nous les philosophes, car chacun trouvera dans le grand fait de la survivance de l'être qui, un enseignement, qui des lois, qui des consolations! Et c'est pourquoi, Mesdames et Messieurs, pénétrés de la grandeur de notre mission, nous venons affirmer ici devant la tombe du Maître la magnifique doctrine qu'il nous a donnée.

DISCOURS DU CAPITAINE ROBAGLIA

Mesdames, Messieurs : Chaque année, au printemps, la piété du souvenir nous réunit autour de cette tombe où reposent les restes mortels de notre vénéré Maître, du grand initiateur, qui sera l'honneur de notre siècle.

Nous sommes ici pour témoigner de notre dévouement à notre doctrine, pour affirmer notre mission féconde, en dépit de la négation et des railleries de ceux qui ne veulent rien admettre en dehors de leur savoir ou de leur système; de ceux qui satisfont leur orgueil en sauvegardant leurs intérêts personnels.

Il nous faut dire malheureusement aussi que des embarras de toute sorte encombrent la vie, un peu partout; cette gêne nous permet de constater dans la société une décroissance morale, malgré l'influence de la civilisation et le progrès réalisé à l'aide des plus belles découvertes de notre temps.

Si rude que soit notre tâche, nous n'y faillirons pas. Nous ne répondrons pas à nos détracteurs par l'injure, mais par la pitié, car nous avons la force que donne la foi, et pour guide, la vérité éternelle. Ces deux filles du ciel nous aideront à relever les caractères, à combattre la dépravation qui existe dans nos mœurs, et le matérialisme dans les idées. Nous travaillerons, de toutes nos forces, à dissiper l'incrédulité et à faire disparaître le doute. Nous arriverons, sans pression et sans choc, mais avec le flambeau de la fraternité humaine, à la solution graduelle des problèmes de l'existence terrestre et à comprendre que nous pouvons, à chaque instant, tout perdre dans cette vie : renommée, splendeurs, richesses et notre misérable corps. Le temps, cet agent illimité de l'ordre universel, que trop souvent nous dissipons au détriment de l'âme en ne le comptant pas, le temps nous suivra partout, dans nos existences successives, comme le témoin de nos bonnes et de nos mauvaises actions.

Faudrait-il, pour cela, affliger notre corps sous les cilices et par les jeûnes, ou bien demander par les intermédiaires d'un culte salarié, le pardon de nos défaillances et de nos fautes? Non, il faut simplement donner à la notion de Dieu tout le rayonnement voulu, à l'aide de notre concours et de nos facultés; pratiquer le bien, cet acte moral qui n'est autre que la bienveillance envers nos semblables; enfin, être doux, modestes, patients, comme nous l'enseigne l'Evangile, ce livre sublime et simple à la fois, qui est la parole vivante du premier de nos guides. Ces belles qualités ont un seul, un même nom, *la charité*, nom suave, plein d'amour et de pardon.

La charité a une sœur, *la prière*, ce baume consolateur des affligés, ce véhicule fluidique qui traverse les sphères célestes et transporte notre pensée auprès des chers absents, des bien-aimés disparus de la terre; la prière ouvre au repentir sincère la voie de la réparation.

Mères qui m'écoutez, laissez-moi vous dire que la prière éveille dans le cœur de vos chers enfants l'écho de la conscience, cette voix sans parole, ce phare qui nous éclaire dans les orages de la vie.

Rappelez-leur, sans cesse, que le plus grand bonheur sur la terre, consiste à être honnête, laborieux et charitable; qu'ils laissent aux ambitieux et aux hypocrites, l'honneur éphémère de certaines positions acquises par le séduisant effet de fort belles promesses qu'on oublie souvent ou qu'on ne remplit jamais.

Spirites, les temps sont venus de nous montrer dignes de ce nom, et de prouver que nos actes sont le reflet de nos profondes convictions et du but vers lequel nous aspirons; agir ainsi, c'est le plus bel hommage que nous puissions offrir à la mémoire d'Allan Kardec, à celle de sa compagne.

A nous de lutter pacifiquement et sans trêve, avec toutes les ressources de notre esprit; par de suprêmes efforts, empêchons le matérialisme de s'étendre davantage sur les couches sociales, toutes prêtes à nous faire disparaître dans un bouleversement général.

Dans ce vaste asile de regrets et d'espérance, où tout mortel pénètre le front courbé vers la terre, avec un sentiment de tristesse et de respect, élevons nos pensées, et transportons-nous dans les terres du ciel habitées par nos illustres prédécesseurs; promettons-leur d'être unis de cœur, de volonté, pour accomplir notre mission, à l'aide de la moralité et de la science; oui mes frères, ayons les hautes inspirations de l'âme, réagissons contre les entraînements de mauvaises influences, pardonnons les offenses, et effaçons nos désaccords; notre devoir est d'employer nos moyens et nos forces à l'amélioration de notre humanité, vers laquelle nous revenons sans cesse après chaque vie, comme l'enfant vient à sa mère, comme la prière s'élève à Dieu.

DISCOURS DE M. BOYER

Frères et sœurs E. C. : Le jour anniversaire de la mort d'Allan Kardec est toujours une grande fête pour la famille spirite. Chacun se fait un devoir de venir offrir l'hommage de son respect et de sa reconnaissance à celui qui a sacrifié sa fortune et consacré son talent au triomphe d'une philosophie seule capable, jusqu'à ce jour, de donner à nos cœurs l'espérance et la consolation.

A ce titre, Allan Kardec a droit à toute notre admiration; nul n'a répandu plus de lumière pour l'avancement moral et intellectuel de l'humanité. Ses ouvrages traduits en toutes les langues, son nom acclamé dans le monde entier, en sont la preuve la plus éclatante. Un penseur éminent du siècle l'a bien compris quand il a dit : « Tout fait prévoir que dans un avenir peut-être prochain, Allan Kardec sera posé comme l'un des réformateurs du siècle ».

Les luttes actuelles me dispensent de parler de celles qu'il a eu à soutenir dès l'enfance du spiritisme. Aux attaques passionnées et calculées de ses détracteurs, il répondait par des arguments pleins de logique et de raison; sa défense était toujours empreinte d'un grand esprit de modération. Tâchons de l'imiter et ayons horreur des violences de langage dégradant toujours une polémique qui doit avoir pour unique but la recherche de la vérité.

Grâce aux événements, que nul ne peut comprimer, le spiritisme est entré dans une nouvelle phase. Il a fini par avoir raison de cette conspiration du silence si funeste à toute idée nouvelle qui tend à se manifester. A l'opposé de ceux qui réclament la liberté au détriment des autres, il laisse le champ libre à toutes discussions et contradictions. C'est ce qui fait sa force et prouve sa vitalité. Il ne cesse de répéter : prouvez-nous par un raisonnement solide et logique que notre raison s'égare, et, avec empressement, nous nous rangerons sous votre bannière, comme il convient à tout homme cherchant la vérité de bonne foi. Nous sommes toujours prêts à l'accepter de quelque part qu'elle nous vienne. Mais, au lieu de nous offrir quelque chose de plus nouveau et de plus consolant que le spiritisme, on nous parle toujours de ces dogmes vermoulus dont l'absurdité dépasse largement toute celle que l'on veut bien nous prêter. Sous prétexte que nous n'admettons plus la foi aveugle, fille de l'ignorance et de l'erreur, on nous lance toutes sortes d'épithètes malsonnantes. On ose même nous menacer d'excommunication, mot qu'on ne saurait trop flétrir pour le mal qu'il a fait à l'humanité; mot qui a fait trembler les rois mais qui fait sourire les spirites.

Le temps n'est plus où la liberté était l'apanage de quelques-uns. Aujourd'hui, chacun peut émettre ses idées, formuler son opinion sur toute question sociale ou philosophique. C'est ainsi que nous avons pu lire de nombreux articles, variant dans leurs appréciations, pour ou contre l[e]

spiritisme. Loin de nous plaindre des attaques, nous avons lieu de nous en réjouir, en vertu de cet axiome. « On n'attaque que ce qui existe ».

Mais à quoi bon rééditer un sujet qui a été traité tant de fois par des hommes plus compétents? J'ajouterai seulement : ne serait-ce pas un phénomène des plus extraordinaires qu'un si grand nombre de personnes, parmi lesquelles des savants illustres, fussent le jouet d'une illusion? Il est vrai que l'hallucination a été mise sur notre compte par cette science qui prétend tout prouver, même ce qu'elle ne connaît pas, ou qu'elle se refuse à étudier. Nous sommes donc toujours en droit de dire : vous êtes de parti pris ou de mauvaise foi; à l'école ténébreuse de l'obscurantisme nous opposerons toujours la lumière si éclatante du spiritisme.

Dans un de ses admirables discours, l'homme de génie dont la culture intellectuelle ne peut être contestée, en a tracé un tableau dont je détache les passages les plus frappants :

« Je ne veux pas livrer mes enfants au parti de l'obscurantisme parce « que je ne veux pas lui livrer la France. Ah! nous connaissons le parti « de l'obscurantisme. C'est un parti qui a des états de service, c'est lui « qui a trouvé pour la vérité ces deux étais merveilleux : l'ignorance et « l'erreur, c'est lui qui fait défense à la science et au génie d'aller au- « delà du missel, et qui veut cloîtrer la pensée dans le dogme. Tous les « pas qu'a faits l'intelligence de l'Europe, elle les a faits malgré lui. Il « s'est opposé à tout; c'est lui qui a fait battre de verges Prinelli pour « avoir dit que les étoiles ne tomberaient pas; c'est lui qui a appliqué à « Campanella vingt-sept fois la torture pour avoir affirmé que le nombre « des mondes était illimité et entrevu le secret de la création. Découvrir « la loi du ciel, c'était une impiété. Trouver un monde, c'était une hé- « résie ». Et plus loin, en forme de conclusion : « Si le cerveau de l'hu- « manité était là devant vos yeux, à votre discrétion, ouvert comme la « page d'un livre, vous y feriez des ratures ».

Nous sommes les admirateurs de ce noble et fier langage, comme nous sommes les admirateurs d'Allan Kardec qui, lui aussi, par la synthèse de ces grandes vérités, a porté un coup mortel à cette école ennemie du progrès.

Pour être dans la voie de celui que nous appelons : le Maître, il faut nous unir, concentrer nos forces, au lieu de rester isolés. Il faut dès aujourd'hui, fermer la porte à toute discussion capable de porter le trouble parmi nous. Qu'importe, après tout, la différence d'opinion sur telle ou telle question se rattachant à notre doctrine? Est-ce le fond ou la forme qui doit l'emporter, quand les esprits nous ont toujours dit : La forme n'est rien, la pensée est tout?

Tout en conservant notre liberté d'action, rallions-nous aux hommes de bonne volonté, sincères dans leurs appréciations diverses. Les hommes de talent ne manquent pas dans nos rangs. Tous ces indiffé-

rents qui se tiennent à l'écart viendront alors se joindre à nous. Et, pour honorer dignement la mémoire de deux éminents esprits, M. et Mme Allan Kardec, qu'un même cri sorte de toutes les poitrines : Union entre tous les spirites!

DISCOURS DE M. E. BIRMANN

Mesdames et messieurs : Nous restons muets d'admiration devant ces hommes de génie qui arrivent à édifier toute une science sur quelque cause obscure ou vulgaire; la puissance de l'esprit humain se montre tout entière dans ces conquêtes sur la nature au cours desquelles, la déduction a de proche en proche escaladé tant de sommets, qu'on se demande avec effroi si elle n'a pas l'infini pour but.

Il y a eu un homme qui avait nom Pascal et qui, avec des barres et des ronds, reconstruisait seul l'édifice des sciences mathématiques, lentement et péniblement construit par l'humanité, au cours de plusieurs milliers d'années; il y en a eu un autre qui s'appelait Papin et qui, découvrant la force expansive de la vapeur d'eau dans les prosaïques bouillonnements d'une marmite, permit à tous ceux qui lui succèdèrent d'exploiter cette lumineuse idée; il y en eut un autre qui portait le nom d'Allan Kardec;... celui-ci prit le plus vulgaire des faits, l'expérience la plus banale, un fait qui jusqu'à lui n'avait été qu'un amusement de salon, une expérience méprisée des esprits forts et raillée des esprits faibles. Il prit donc ce fait banal, dis-je, que la presse du jour avait baptisé du sobriquet : *la valse des guéridons*, et sur cette base il construisit la philosophie spirite.

Dans un hardi paradoxe, ce fut au plus ridiculisé des faits qu'il demanda la solution du plus sérieux de tous les problèmes et demanda à la table parlante de lui fournir la preuve de notre immortalité. Saisissant le taureau par les cornes, il jeta au public étonné et interdit cet axiome caractéristique : « on a pu rire de la table tournante, mais on ne rira jamais de la morale qui en découle. » Oui, ce sera là le plus grand mérite que les siècles futurs sauront reconnaître en Kardec, c'est qu'il fut le premier à tenter cette œuvre gigantesque et hardie, seul pour la lutte, au milieu d'une foule ennemie et agressive dans laquelle l'incrédulité niaise combattait côte à côte avec tous les vieux préjugés et toutes les vieilles routines qui sentaient que cette jeune et vigoureuse philosophie serait l'herbe qui croît entre les pierres des vieux temples et les force peu à peu à s'écrouler.

Et quelle philosophie!

Voyons en quelques mots ses plus grandes lignes. L'âme humaine est indubitablement prouvée par l'expérience décisive et irréfragable; son immortalité, restée jusque-là dans le clair-obscur des démonstrations syllogistiques, s'affirme hautement par le fait; la pluralité de ses exis-

tences, seule base possible pour le spiritualisme rationnel, devient un fait acquis par le double accord du raisonnement humain et de la révélation d'outre-tombe; enfin, l'existence de Dieu, cause des causes, source du bien, du beau et du vrai, s'affermit de plus en plus en face d'un athéisme impuissant, qui ne peut résister à l'examen de ces deux grands juges, dont on ne peut récuser l'un sans écarter l'autre : le cœur et la raison. L'idée de Dieu, elle-même, grandit et s'étend au delà de toute idée plus ancienne, elle atteint presque l'infini autant que notre faible compréhension peut aspirer à l'atteindre. Les grossières conceptions d'un anthropomorphisme enfantin et les vagues spéculations d'un panthéisme mystique s'évanouissent devant l'idée nouvelle. Ce n'est pas encore la vérité, car nous ne l'atteindrons jamais, car Dieu est la limite infinie vers laquelle nous tendons sans cesse, *mais dont nous ne nous rapprochons même pas* !

O Dieu! je croyais en Toi, parce que la voix de mon cœur me disait que Tu étais la souveraine vie et l'ineffable lumière; mais ma raison — peut-être mon orgueil — cherchait à faire taire la voix intérieure qui me parlait de Toi!

Et ce n'est que plus tard que l'étude de la nature, dans les multiples manifestations qui charment l'artiste et le savant, commença à me faire mieux concevoir l'essence de la Divinité. Plus tard encore, je connus le spiritisme, et, pour me servir de la belle image créée par la radieuse imagination de Victor Marchal, les messagers célestes vinrent porter la cognée à la forêt des mensonges séculaires, dont le vent avait baigné mon front. Et alors, je crus avec calme et respect en ce Dieu dont le nom est : JE SUIS, en ce Dieu auquel j'avais toujours cru, mais seulement d'après les vagues aspirations qui chantaient dans mon cœur comme une volée d'oiseaux captifs.

Et toi, ô Kardec! tu dois maintenant contempler avec bonheur et sécurité l'œuvre que tu as entreprise au milieu de tant de tribulations diverses; elle marche, et chaque année tes adeptes, de plus en plus nombreux, viennent se grouper pieusement autour de ce dolmen élevé à ta mémoire. Semblable à la boule de neige qui se détache du sommet de la montagne, le spiritisme à chaque pas en avant, s'augmente et devient plus homogène. Et demain, il sera peut-être l'avalanche qui engloutit toute la plaine;... puisse-t-il n'écraser sous ses remous que les préjugés et les tyrannies.

Réjouis-toi, Maître, une jeune génération est ici, ardente au combat et vaillante à l'étude, qui poursuivra courageusement la lutte que tu as engagée contre ces sophistes dont la dangereuse doctrine prétend fermer à l'humanité l'espoir du lendemain. Réjouis-toi, les deux hémisphères ont uni leurs mains par-dessus les océans dans une fraternelle étreinte! Vieux comme le monde, mais étouffé pendant des siècles dans les in-pace de toutes les églises, le spiritisme s'est réveillé à ta voix...

Ses deux plus anciens berceaux, l'Inde et la Gaule, ont reconnu en toi un druide et un brahmine, et tu peux entendre en ce moment se marier, en un concert de louanges, le vent qui souffle dans nos grands bois de chênes et le zéphyr qui fait trembler leurs palmiers!

DISCOURS DE M. METZGER

Lorsqu'on jette les yeux sur cette immense nécropole où les morts s'entassent par milliers de milliers, et qu'on voit toutes ces tombes, les unes humbles, les autres opulentes, il est impossible qu'on ne se demande pas ce que deviennent ou sont devenues les âmes de ceux dont elles renferment les ossements. Certes, nous sommes absolument convaincus qu'elles ne sont pas détruites. Mais la prodigieuse inégalité qui existe entre ces monuments funéraires, les uns vastes et ornés comme pour des vivants, les autres étroits et recouverts tout au plus d'une modeste croix et de quelques fleurettes poussées au hasard, cette inégalité prodigieuse aura-t-elle été ratifiée par Celui qui juge avec justice? Les privilèges du rang et de la fortune se conserveraient-ils jusque dans la mort? Y aurait-il dans l'autre vie, comme sur notre terre, des riches et des pauvres, des grands et des petits, une aristocratie et un peuple?

Sous quelque aspect qu'on considère les hommes, on observe entre eux les différences les plus frappantes : l'un est bon, l'autre méchant; celui-ci, instruit, celui-là ignorant; celui-ci beau, celui-là laid; celui-ci paré de beaux habits; celui-là couvert de haillons; celui-ci logé et nourri avec un luxe inouï, celui-là relégué dans une misérable chambrette sans air et sans lumière, ayant à peine un morceau de pain pour calmer sa faim.

De ces contrastes si nombreux, quelques-uns, ceux précisément auxquels on regarde davantage, parce qu'ils sont plus apparents, sont tout de surface et éphémères; d'autres sont un peu plus profonds et plus durables; d'autres enfin tiennent à l'être même et ne s'effacent jamais.

Il est évident, de toute évidence, que tout ce qui n'est qu'une addition à notre être, un vêtement, une parure, disparaîtra comme une fumée, s'évanouira comme une ombre, au moment où l'âme quittera sa demeure d'un jour. Sans doute, on peut conserver à ce corps sans vie une apparence qui trompe, le revêtir de ses riches atours pour faire croire que c'est encore quelque chose; mais regardez de près, sondez toutes ces vanités, et comme dans ces belles pommes dorées de la mer Morte, vous n'y trouverez qu'un peu de poussière qui s'envole au vent.

Ce qui, au contraire, est essentiel à l'être, ce qui lui appartient en propre, ce qui fait partie intégrante de sa nature, demeure. Le bien et le mal, la vérité et le mensonge, la charité et l'égoïsme, toutes les vertus

et tous les vices, ce qu'on a caché et ce qui a été accompli au grand jour, toutes ces choses, mises à nu par la mort, paraîtront aux yeux telles qu'elles sont réellement. Nos faiblesses, nos défaillances, nos infidélités, nos lâchetés, éclairées par une lumière qui pénètre jusque dans les replis les plus intimes de l'âme, seront manifestées dans toute leur hideuse laideur. Tous les masques seront arrachés, toutes les hypocrisies confondues : la mort, c'est le jour de l'implacable vérité et de la souveraine justice.

En revanche, les bonnes actions accomplies en secret, les secours et les consolations portés à l'affligé, les larmes essuyées, les désespérés ramenés à l'espérance, et les méchants amendés, toutes ces fleurs du ciel exposées au soleil de l'amour divin, ceindront nos têtes de couronnes plus précieuses que l'or, plus brillantes que le diamant.

Combien de grands qui deviendront petits, alors ! de superbes qui seront abaissés, d'orgueilleux qui courberont la tête ! tandis que les méprisés de cette vie, les humbles, les faibles, ceux qui ont aimé et souffert, ceux qui ont prié et pleuré, rayonneront d'une splendeur divinement radieuse !

La mort n'est donc pas la grande niveleuse, mais la grande justicière : elle met chacun à la place qui lui convient, sans tenir aucun compte du rang qu'il occupait ici-bas, de la fortune et des richesses qu'il a eues en partage, des honneurs qui lui ont été décernés. Fortune, richesses, honneurs, gloire : vains hochets qu'un instant apporte et que l'instant d'après ne retrouve plus !

Ah ! si nous pouvions évoquer les âmes de tous ceux dont les corps reposent dans ce vaste champ de la mort, si nous pouvions les faire paraître à votre vue dans leur condition actuelle, que de surprises, que d'étonnements un pareil spectacle nous ménagerait ! Combien parmi ceux devant qui tout le monde s'inclinait, que tous admiraient, dont le sort nous ferait frémir d'horreur et de crainte ! Combien parmi ceux dont on ignore même le nom, et sur la tombe desquels jamais une main pieuse n'est venue déposer la fleur du souvenir, dont la destinée, tout au contraire, nous paraîtrait digne d'envie ! C'est que, nous le répétons, la mort, loin de niveler toutes choses ou de consacrer des inégalités fortuites et étrangères à l'âme, pose les fondements d'une aristocratie nouvelle, basée non plus sur des fictions, mais sur la vérité. Ce sera l'aristocratie du mérite intellectuel et moral. Les plus sages y seront les plus hauts placés. Et comme les plus sages ce sont les meilleurs ; comme la véritable sagesse c'est l'amour ; ce sera l'amour, en définitive, qui régnera dans le monde ultra-terrestre.

L'amour ! n'est-ce pas le dernier mot de tous les ardents et sublimes pionniers du progrès ? N'est-ce pas le cri de ralliement de tous ceux qui ont compris le but de la vie, et qui sont venus, missionnaires de la vérité, éclairer notre route ? Aimer ! n'est-ce pas ce qui fait tressaillir jusqu'aux

fibres les plus intimes de notre être? N'est-on pas d'autant plus heureux qu'on ouvre plus largement son cœur à toutes les grandes et nobles affections? Tout nous invite à nous aimer les uns les autres : la solidarité qui nous lie, le besoin que tous ont de tous, notre cœur, notre raison, notre intérêt même. Et cependant, tandis que sur notre drapeau, brillent en lettres d'or ces mots : « Hors la charité, point de salut », je vois partout des spirites qui se déchirent à belles dents, qui prêchent la haine par leurs paroles et par leurs actions, qui sèment la division alors qu'il faudrait, tout au contraire, exercer la charité, convier à l'amour, unir et réunir. Ah! ils sont bien coupables et bien à plaindre, ceux, quels qu'ils soient, qui nourrissent le ressentiment dans les cœurs, et dont la discorde suit tous les pas! Ils sont à plaindre, parce qu'ils accomplissent une mauvaise œuvre, et qu'ils nuisent — plus qu'ils ne se l'imaginent peut-être — à la cause qui nous est chère à tous et que nous défendons à la face de tous. Combien je voudrais pouvoir, en présence de cette tombe où nous sommes assemblés, trouver des paroles assez éloquentes, des accents assez énergiques pour convaincre ceux qui cultivent la jalousie, l'envie, l'inimitié, qu'il est temps, grand temps, de mettre un terme aux divisions qui nous affaiblissent et jettent la défaveur sur nous et sur notre doctrine! Combien je voudrais, en présence de celui qu'on appelle « le Maître » tout en ne suivant guère ses préceptes, voir tous les hommes de bonne volonté se tendre la main sans arrière-pensée, et s'associer sincèrement, loyalement, pour travailler désormais avec la même ardeur à la même œuvre : annoncer la vérité à ceux qui l'ignorent, illuminer la route de l'avenir devant ceux qui ne voient de toutes parts qu'abîmes et ténèbres. Semons l'amour, et nous récolterons le bonheur, poursuivant le salut par l'exercice de la charité.

Telle est l'œuvre à accomplir. La grandeur de la tâche nous décidera-t-elle enfin à sortir de notre isolement, à nous grouper en un solide faisceau? Nous le souhaitons ardemment, parce que nous sommes convaincus que notre œuvre ne prendra tout son développement que le jour où toutes les forces aujourd'hui éparses, se seront associées pour poursuivre d'un commun accord le même but.

DISCOURS DE M. ÉMILE GODARD

Cher maître, excusez l'un des plus humbles de vos disciples, s'il vient élever sa voix, en ce lieu sacré ; il veut exprimer hautement sa reconnaissance à l'esprit d'Allan Kardec et à celui de sa digne compagne.

De grand cœur je fais des vœux pour voir chaque jour s'augmenter le nombre de vos adeptes, de telle sorte qu'il soit assez grand pour ne pouvoir être énuméré.

Allan Kardec, vos élèves sont heureux chaque année de vous rendre

un hommage mérité; ils le doivent au fondateur de la doctrine spirite, au maître vénéré dont l'enseignement est en accord complet avec la doctrine du Christ; cet enseignement, en effet, est plein de lumière, d'amour et de fraternité toujours progressive. Digne interprète des esprits, nos guides, vous avez donné en leur nom le véritable symbole de la régénération humaine, et au spiritisme seul appartient l'exaltation vraie et rationnelle des sentiments qui élèvent l'homme au-dessus de lui-même.

Au nom de la raison, notre devoir le plus strict est de communiquer, à nos frères en épreuves, cette foi dont vous avez pénétré nos cœurs, et par laquelle l'humanité de la terre a la certitude que mourir c'est vivre.

Telle est ma pensée; je la dis bien haut, en présence de mes frères en croyance, réunis en souvenir de l'homme bienfaisant, du grand philosophe, dont la dépouille périssable repose sous cette pierre.

L'âme libre d'Allan Kardec est ici en ce moment; elle nous voit, elle nous entend et nous entoure des effluves de son bienveillant amour.

DISCOURS DE M. MELSEN

Appel a la concorde : La concorde doit être le mot d'ordre des Spirites. Je prie Dieu avec toute la ferveur que donne la foi en son existence et à celle des bons esprits, de réunir et confondre dans un même sentiment de tolérance et d'union tous les groupes spirites de notre France, et, spécialement, ceux qui fonctionnent dans le foyer de lumière et de civilisation avancée que nous habitons.

Que le Père de toutes les humanités, qui connait nos sincères aspirations vers le bien, nous accorde l'inestimable faveur de le réaliser par la disparition de toutes les dissidences qui pourraient se produire dans les réunions spirites !

Le Spiritisme peut être comparé à une grande nation soumise à deux lois gouvernementales, ayant pour titres, l'une la Bonté, et l'autre la Charité. Si des rivalités existent ou surviennent entre les Nationaux de cette patrie bien-aimée, qu'ils soient assez bien inspirés pour les immoler sur l'autel de la fraternité Spirite, et l'union vraie en sera l'heureux résultat ! C'est là que se trouveront infailliblement le salut et la force de notre consolante doctrine.

Que tous les adeptes du Spiritisme ne soient qu'une seule et grande famille dont les membres, mûs par une bienveillance et une amitié réciproques, observent toujours cette maxime de tous les temps : Un pour tous, tous pour un.

Dieu se plaît à seconder et protéger ceux qui pratiquent scrupuleusement les devoirs qu'imposent une philanthropie et une spiritophilie

sincères; et les Bons Esprits, agents de ses immuables volontés, concourent avec zèle à ce but, selon ses vues et sous ses ordres.

Union, Fraternité, Solidarité, sont ensemble un triple vœu dont je demande l'accomplissement à la suprême Providence. Puisse sa réalisation être prompte et durable! L'Esprit de notre vénéré Maître Allan Kardec en sera heureux. Espérons que cette satisfaction intime, qu'il désire ardemment, ne lui sera pas refusée.

DISCOURS DE M. POULAIN FILS

Mesdames, Messieurs, F. E. C. : En nous donnant rendez-vous, tous les ans, autour de ce dolmen, notre but n'est pas seulement d'y venir renouveler l'hommage de respectueuse reconnaissance que nous devons à la mémoire d'A. Kardec et à celle de sa digne compagne. Il doit être aussi celui de chercher, par nos paroles d'amour, d'union et de fraternité, à bien nous fixer dans la noble voie qu'ils nous ont tracée. Pénétrons-nous bien que leur plus grand bonheur serait de voir l'union parmi nous; c'est à ce prix seul que l'œuvre qu'ils ont si noblement entreprise sera couronnée d'un plein succès. Ne soyons donc plus ces esprits chancelants qui, semblables au frêle roseau, s'inclinent sous l'impulsion du souffle le plus faible!

Nous n'ignorons pas qu'il nous faut beaucoup lutter pour arriver graduellement à rompre avec les entraînements matériels; nous savons encore bien mieux que c'est par la révolte contre nos imperfections et l'amour d'autrui que nous monterons vers Dieu. A quoi bon alors cette opposition constante entre nous? Pourquoi refuserions-nous les conseils que nous donne la doctrine spirite, qui n'a d'autre base que l'amour et la charité, et qu'un seul moyen, l'union?

Cette réunion est toujours salutaire, tout au moins moralement, car elle nous permet de retremper nos âmes à la source même des hautes inspirations, de communier par la pensée avec tous nos chers invisibles qui ne cessent de nous prodiguer leurs plus vifs encouragements pour que nous travaillions à notre avancement et au progrès de l'humanité.

Nous constatons chaque jour, que plus nous avançons, plus notre tâche devient laborieuse, résultat sans nul doute dû à nos recherches, cercle toujours grandissant, à mesure que nous acquérons d'autres connaissances.

Il existe certainement un moyen puissant et infaillible pour hâter ce développement. Vous tous, frères et sœurs qui écoutez, l'avez déjà trouvé, car vos cœurs le possèdent; il est sur toutes les lèvres, je l'entends prononcer, ce mot, c'est l'union. Oui, c'est par l'union que le spiritisme prendra un essor rapide, si rapide même que nous aurons peine à le

suivre. Donc, si nous voulons prouver que nous sommes les disciples du grand philosophe A. Kardec, il faut nous aimer, il faut, que la main dans la main, les cœurs étroitement unis par l'amour, nous marchions à grands pas vers l'idéal de la perfection.

C'est en nous aidant, en nous soutenant, en donnant chacun notre labeur que nous prendrons part à l'œuvre régénératrice de notre monde. Plus de haine, plus de jalousie, plus de discorde! ayons tous dans nos âmes la vraie charité. Donnons l'exemple à ceux qui ne partagent pas encore nos grandes idées; donnons-le, surtout par l'amour qui doit être et qui est l'essence même du spiritisme; alors nous serons plus forts pour lutter contre le terrible fléau qui enserre encore l'humanité sous la figure du préjugé.

Amis, redoublons de courage et de persévérance si nous voulons atteindre ce but tant désiré. En agissant ainsi, nous prouverons que nous sommes de véritables spirites, c'est-à-dire les pionniers du progrès universel, dignes de nous ranger sous la bannière des deux éminents esprits pour lesquels nous sommes réunis aujourd'hui.

Et toi, fraternité, sainte fraternité, viens! de toute part on t'appelle; toi seule es capable d'essuyer la trace des discordes que des milliers de siècles n'ont encore pu effacer.

DISCOURS DE M. AUZEAU

Chers S. et F. : Sanctifions le jour qui nous rassemble auprès de ce dolmen, sous lequel reposent en paix les dépouilles d'Allan Kardec et de sa compagne bien-aimée.

Rangés sous l'étendard du spiritisme, soyons modestes et unis par la communion de pensée et remercions Dieu; venus ici pour apporter à notre honoré Maître l'expression de notre amour, puissions-nous avoir profité de son enseignement, et faire fructifier, dans nos cœurs, de salutaires espérances.

C'est avec une grande joie que nous retrempons notre âme au foyer de vos inspirations, et c'est avec bonheur que nous recevrons votre bénédiction; puisse-t-elle faire germer dans notre esprit les meilleures intentions, pour l'accomplissement de la tâche acceptée, celle qui peut nous ouvrir toutes grandes les portes de l'erraticité.

Profitant de votre anniversaire, et désirant l'ascension de notre âme vers le bonheur éternel, nous nous mettons sous la bienveillante protection des invisibles. Oui, venez à notre aide, bons Messagers, interprètes des lois divines; vous qui vivez au sein des harmonies innomées, inspirez-nous, et chassez de nos cœurs l'amertume; donnez-nous l'arme de l'humble, la charité; enseignez-nous ce qui fait la force et la grandeur de l'homme, et que nos cœurs soient pleins de justice, d'égalité et de socia-

bilité; science lumineuse du spiritisme, dissipe les ténèbres de notre esprit, embrase nos cœurs, ranime notre foi, notre force, notre courage, et fais jaillir de nos âmes les divines étincelles de paix et d'amour.

Guides aimés, vous avez inspiré Allan Kardec, et notre esprit ému, plein de gratitude, vous bénit avec respect; avec votre concours le Maître eut une inébranlable persévérance pour nous enseigner ce qu'est la science spirite, cette source de consolation pour celui qui souffre et auquel elle donne la certitude d'une vie meilleure.

Notre doctrine est un foyer de lumière; elle fait progresser celui qui doute.

DISCOURS DE M. PAULZE

Au nom du groupe LE DIVINITISME, *34, rue du Milieu, (Petit Ivry).*

Frères et Sœurs en Spiritime : Nous sommes réunis ici pour renouveler notre hommage annuel au fondateur de notre doctrine.

Je lui fais entendre et lui apporte mon tribut de reconnaissance, comme si je lui parlais, pour la certitude qu'il m'a donnée, ce cher et vénéré Maître, de l'existence de Dieu, de la survivance du principe animique qui est en nous, et de la récompense des bonnes actions accomplies sur notre terre; car, ce sont bien là les bases assurées de notre croyance rédemptrice. Notre foi en elle nous soutient, nous encourage; elle est notre force contre les attaques de détracteurs intéressés et les moqueries des ignorants.

Vous avez donné à la société humaine, et vous avez étendu jusqu'au monde des Esprits, l'immense bienfait de l'enseignement contenu dans vos ouvrages; ils forment l'ensemble théorique des révélations nouvelles, et vous avez mis en pratique cet enseignement et su le propager dans l'un et l'autre monde.

Les luttes que vous avez dû soutenir ne vous ont pas arrêté, et vous les retrouvez parmi les Esprits imparfaits et hostiles qui ont essayé d'entraver votre généreuse propagande, puisqu'il est dit, cher Maître Allan Kardec, que l'état social humain n'est qu'un reflet affaibli de l'état social spirituel. Diverses communications, reçues de votre monde, confirment cet état de choses.

Les esprits qui se désincarnent ne laissent pas toutes leurs imperfections sur la terre; il en est qui emportent avec eux, comme un triste bagage, ce qui leur en reste à leur retour parmi les invisibles, et vous avez dû réagir contre ces tendances mauvaises, et vous les avez attaquées résolument.

Vos tentatives, soit isolées, soit jointes à celles des Esprits supérieurs, dont vous êtes l'égal et l'émule, n'ont pas toujours eu le succès que vous vous proposiez. Il en a été et il en sera longtemps ainsi ! Rien ne vous a

rebuté : Vous avez considéré comme une tâche impérieuse et incessante cette amélioration d'autant plus désirable que, s'opérant dans votre monde, sa bienfaisante influence rejaillissait sur le nôtre.

C'est une noble mission que celle des Grands Esprits, et vous n'y faillirez pas. Puissiez-vous atteindre, avec eux, le but régénérateur auquel vous aspirez. Vos ouvrages, si lucides, sont pour nous l'inépuisable source ; les sages antiques y ont tracé leurs avis, et nous sommes leurs disciples.

Donnez-nous, par tous les modes de relation appropriés à notre état intellectuel et moral, la force et le courage pour marcher toujours sur vos traces, la patience et la résignation pour bien transmettre vos enseignements, et l'intuition des développements dans lesquels nous devons entrer pour former des adeptes sérieux, sincères et fervents.

Vous avez été sur notre terre un bienfaiteur, et l'humanité imbue des principes dont vos écrits sont semés à profusion, ne peut que progresser; ces principes que vous avez rendus si faciles à comprendre, ont laissé en elle de profondes racines que le temps rendra plus vivaces. Et vous aurez, par la satisfaction du devoir accompli laborieusement et consciencieusement, la récompense que Dieu accorde aux Esprits parfaits qui ont bien mérité de lui.

Merci à vous, cher et Grand Maître, ainsi qu'à Madame Allan Kardec, qui a tant fait pour la consolidation de votre œuvre impérissable.

Recevez, l'un et l'autre, l'expression de la vive et profonde reconnaissance que nous léguerons à nos enfants, en leur rappelant toujours les services signalés que vous nous avez rendus, et en leur donnant des exemples et des conseils qui en feront des Spirites convaincus, pratiquants et dévoués.

LA « SOLIDARITÉ SPIRITE »

(SOCIÉTÉ PARISIENNE DE SECOURS MUTUELS)

Mesdames, messieurs, frères et sœurs en philosophie : Je viens, au nom du groupe la *Solidarité spirite* (Société de secours mutuels), apporter au pied de ce mausolée, son tribut d'admiration, son hommage respectueux à la mémoire de notre regretté *Allan Kardec*, et offrir encore à son esprit, présent parmi nous, nos sentiments de reconnaissance et de vénération pour l'œuvre grandiose qu'il nous a laissée.

Les personnes étrangères au *spiritisme* se demanderont, peut-être, quel est le motif du rendez-vous annuel auprès de ce dolmen, et à quel culte religieux appartiennent les disciples d'Allan Kardec?

Les adeptes de notre doctrine — si belle et si consolante, mes chers amis, — (ceux qui, bien entendu, l'ont étudiée avec soin et surtout bien

comprise), n'appartiennent à aucune secte religieuse ou politique; ce sont les amis de la *philosophie rationnelle*, dont les croyances se basent sur les révélations certaines, positives, — produit de la science humaine; — ceux enfin dont les rapports sont établis avec les êtres invisibles qui peuplent l'espace.

Le *spiritisme — science philosophique essentiellement progressive* — nous montre la nature et les attributs de l'âme, et son immortalité. Il est la source féconde des éléments de progrès propres à l'anéantissement du fanatisme religieux qu'engendre la superstition, — conséquence naturelle de l'esclavage et de l'ignorance.

Nous n'avons donc absolument rien de commun avec les apôtres de la foi religieuse et sans contrôle.

Nous avons pour mission d'enseigner et de propager la *Morale*, de poursuivre l'avènement du *Progrès*, de la *Civilisation*, le *développement gradué de toutes les intelligences* et le *Règne de la Fraternité universelle.*

Nous sommes ennemis de l'*Egoïsme* et de la *Discorde.* C'est pourquoi nous déplorons amèrement les récriminations, les discussions regrettables que nous rencontrons, hélas! — trop souvent — dans les feuilles spirites, où l'on ne doit trouver que des *paroles d'Union et de Paix.*

Interprète fidèle de la morale spirite, nous inspirant des conseils du Maître, comme aussi des exhortations de nos frères de l'espace, — nous faisons ici, en présence de nos chers invisibles, un appel ardent à la *Charité*, à la *Concorde*, à l'*Union définitive de tous nos frères en croyance*, et les supplions de renoncer désormais à toute polémique inutile, sans profit pour personne, et incompatible avec la nature de nos travaux. Nous faisons, certes, la part de nos imperfections personnelles; — mais, — avant tout, il faut serrer nos rangs, nous unir, écouter enfin la voix de nos chers invisibles, qui, chaque jour, nous exhortent à marcher résolument, la main dans la main, à la conquête des grandes vérités que la nature renferme dans son sein. (Il faut aussi obéir à la raison.)

N'oublions pas, mes chers amis, n'oublions *jamais* que les spirites parisiens — en se divisant en petites coteries, — ont commis une faute grave, laquelle ne produira que des résultats imparfaits, et sera toujours un obstacle puissant au triomphe de nos idées, à la marche progressive de notre consolante doctrine.

De nobles sentiments d'Amour, de Solidarité et de Fraternité forment la base du monument littéraire de notre regretté Allan Kardec, œuvre sublime, devant laquelle, en terminant, nous convions tous nos frères spirites parisiens de vouloir bien respectueusement s'incliner.

Le secrétaire, P. Bruvry.

LETTRE DE M. CORDURIÉ. — COMMUNICATION.

Mes bien chers Messieurs et Frères : L'époque de l'anniversaire de la désincarnation du Maître approche, et chacun de nous se fait un devoir de prendre part à cette solennité qui rappelle à tous ceux qui veulent bien l'entendre que la mort n'existe pas. Nous venons nous unir à vous tous du fond du cœur, et je me fais un devoir de vous adresser la communication suivante que j'ai reçue hier, 20 mars 1886.

Encore une fois merci pour vos bons souvenirs et ceux de nos frères du comité. — E. Corduriié.

« *20 mars 1886.* — *Allan Kardec* : Du point où nous sommes placés et à la hauteur du poste nouveau que la Providence divine nous a chargés d'occuper comme Esprits délivrés du joug de la chair et des petites passions que trop souvent il entraîne à sa suite, c'est avec une espérance sans bornes et une complète sérénité que nous voyons ce qui se passe sur la terre et dans les milieux que nous avons corporellement quittés. Notre espérance n'a pas de limites parce que nous voyons le but qui sera invinciblement atteint malgré toutes les prévisions contraires, malgré tout ce qui semble être fait de divers côtés pour qu'il en soit autrement.

« Ce but, je l'ai toujours entrevu et j'ai toujours eu la ferme confiance qu'il serait atteint; c'est peut-être une des raisons pour lesquelles j'ai toujours dédaigné de répondre aux attaques dont je fus l'objet comme tant d'autres; une autre raison aussi peut-être semblait me mettre au-dessus des calomnies et des insinuations malveillantes. Cette raison, il ne m'appartient pas de la donner moi-même, mais chacun de ceux qui m'ont connu personnellement ou qui ont quelque notion de ce que j'ai été dans ma dernière existence peut la formuler à part soi, dans l'intime secret de sa conscience.

« J'avais la foi inébranlable, une foi sérieuse qui s'accordait intimement avec ma raison, si intimement que l'une et l'autre formaient au fond une même chose; c'est un don précieux, j'en conviens, et j'en remercie Dieu dans le fond intime de mon être, en le priant qu'il en soit ainsi pour tout spirite sincère. Cette foi que rien ne venait détruire en moi, qu'aucun souffle malfaisant d'où qu'il vint ne pouvait ternir, me mettait, dans ma propre pensée, non pas au-dessus de mes adversaires ou de mes détracteurs, ce qui est toujours une sottise, mais au dessus de leurs injures et de leurs mauvais vouloirs. J'ai eu mes prévisions qui ne m'ont point trompé, j'en ai fait part depuis ma désincarnation à plusieurs d'entre vous, mais encore une fois j'ai vu le but, et plus que jamais il est présent à la vue de mon âme. Sans cesse il se rapproche et mieux que jamais je me rends compte maintenant de l'évolution bienfaisante que le spiritisme doit faire accomplir à l'humanité.

« Ne vous attachez pas aux mots, ne vous attachez pas aux formes et soyez positifs, soyez pratiques dans le vrai sens qu'on doit attacher à ces expressions trop souvent détournées de leur véritable signification. N'oubliez pas que vous vivez au sein d'une révolution morale qui peut amener des cataclysmes dont tout le monde sans exception peut avoir à souffrir; n'oubliez pas surtout que tout est dirigé par une puissance supérieure intelligente qui a pour mission de diriger toutes choses et à laquelle rien ne peut résister. Cherchez Dieu, ne le faites pas ; contentez-vous surtout de comprendre ce qui est à la portée de votre intelligence, si vous ne voulez pas avoir le sort de Prométhée. Ceci n'est pas une menace, bien loin de moi une pensée pareille, c'est une prévision que je crois sûre, au point de vue moral bien entendu, et par laquelle je voudrais ramener sur un terrain solide et non exploré suffisamment encore, certains esprits aventureux.

« C'est pour eux que je parle et non pour la doctrine; la doctrine est au-dessus de toutes les attaques et de toutes les compétitions, elle est fondée d'une manière indestructible sous sa forme actuelle libre et inattaquable. Elle n'a rien à craindre, ni du mauvais vouloir des uns, ni des imprudences des autres; elle continue sous l'œil de Dieu son éternelle évolution et l'accomplissement de ses progrès infinis.

« Et maintenant, merci, bien chers amis et frères en Dieu, merci de votre bon et amical souvenir. Ce n'est pas un chef d'école qui vous parle, c'est un ami de la vérité, un adorateur sincère du Maître souverain de toutes choses; c'est un ami qui lit dans vos pensées, se réjouit de vos bonheurs et cherche à faire tourner vos déceptions à votre profit. Il vient auprès de vous, accompagné de l'Esprit bien-aimé qui sur la terre fut un autre lui-même, que vous associez au souvenir que vous lui adressez dans cette solennité de famille, et d'un grand nombre d'autres qui vous envoient leurs meilleures pensées. — Votre ami bien dévoué. »

COMMUNICATION. — *Médium, Mme veuve Gonet.* — La contemplation des astres a un charme irrésistible pour qui les connaît et les étudie, surtout pour celui qui, avec dévouement, enseigne à ses frères en humanité la grandeur des principes divins.

Ce qui est indiscutable, c'est l'existence d'une cause première, lorsque, par l'investigation et l'expérience, on obtient cette certitude que les effets dits surnaturels appartiennent à un ordre de faits naturels.

L'homme, depuis son apparition sur la terre, a eu trois phases d'existences bien distinctes : la vie animale, la vie de perceptibilité consciente, la vie où se conçoivent les choses de la spiritualité; la phase dernière s'accomplit actuellement, à l'aide de moyens offerts par nos guides invisibles, mais nous ne l'entrevoyons que sous un jour faux, n'en comprenant pas encore la grandeur et l'efficacité.

Nous sommes, hélas! à un degré d'avancement peu élevé, et imbus de coutumes et de pensées erronées; aussi, nos facultés mentales ne peuvent-elles atteindre certaines conceptions trop supérieures pour elles. Nous agrandirons notre savoir, notre moralité, notre amour, et notre esprit recevra des clartés divines, pleines d'harmonie. Alors, la terre étant devenue pour nous un monde inférieur, notre âme voguera dans l'immensité, à la recherche d'une autre demeure, vers laquelle l'affinité l'attirera.

Initiée à ce qui est du domaine des harmonies célestes, notre âme aura d'autres aspirations; elle voudra toujours plus conquérir les secrets divins, connaître le pourquoi de la pluralité des mondes et de leurs distances respectives, et leur rôle dans l'univers. Et tout se dévoilera à l'esprit qui, peu à peu, s'habituera aux grandeurs souveraines, à tout ce que l'amour a pu enfanter dans l'éternelle création des choses et des êtres.

Le spiritisme nous offre des ailes puissantes pour franchir les espaces interplanétaires; c'est à nous de les conquérir et pour cela fortifions nos cœurs en les mettant à l'unisson; en suivant les conseils donnés par le rénovateur Allan Kardec, en imitant sa tolérance et son amour pour tous ses frères, nous obtiendrons toutes les grandeurs et toutes les puissances.

La sublime apothéose nous est offerte, car l'amour de Dieu est un aimant sans pareil qui attire sans cesse nos âmes.

(Un guide, un inspiré.)

DISCOURS DE M. P. G. LEYMARIE

Frères et amis : Dans l'humanité, notre philosophie doit prendre un développement en rapport avec le rôle quelle y doit remplir.

Du spiritisme, Allan Kardec a dit que n'ayant rien à redouter du progrès il était invulnérable, et serait toujours en accord avec la science. Selon lui, la véritable genèse de l'humanité, devait être constituée par la science qui ne peut abaisser la *raison-mouvement*, nommée Dieu.

Les découvertes scientifiques, disait-il, ne détruisent que les idées fausses et erronnées sur l'ingénieur des mondes.

Avec les grands moralistes, Allan Kardec pensait que toute la loi et les prophètes étaient contenus dans la maxime bien connue : aimer Dieu par-dessus toute chose et le prochain comme soi-même.

En parlant ainsi, les maîtres visaient la fraternité universelle et l'égalité devant Dieu.

Un ancêtre qui s'exprimait à l'aide de paraboles, disait aux gens de son époque qui ne le pouvaient comprendre, que, plus tard, nous viendrait

le consolateur, l'*esprit de vérité*, pour *rétablir* toutes choses à leur place les *bien expliquer*.

De cette parole, tirée de l'Evangile, Allan Kardec avait logiquement conclu que ce qui avait été défait pouvait seul être rétabli; que les croyances actuelles ne nous satisfaisant pas, le *consolateur* promis était représenté par un nouvel enseignement.

Les faits psychiques actuels nous le donnent.

Le Maître en spiritisme que nous fêtons aujourd'hui avait raison.

La science, cela est indéniable, nous a rendu cet inestimable service, de nous faire reconnaître certaines lois essentielles, avec lesquelles nous avons progressé et obtenu la clef de bien des choses cachées.

Oui, la science, en éclairant les ténèbres dans lesquelles on nous tenait depuis tant de siècles, a donné à notre esprit le sens pratique de l'incommensurable et de l'infiniment petit.

La science a ouvert toutes grandes, les portes de notre intelligence.

Le spiritisme, en se servant des découvertes scientifiques données à l'heure voulue, nous a fait entrer dans un autre inconnu, et nous en a révélé les sublimes grandeurs. Là se trouvent d'autres lois indispensables à la marche du progrès humain. Par elles, les mystères des vieilles religions nous sont expliqués et la coutume se perd, et nous rejetons la foi absolue et sans contrôle.

L'avenir, le bon sens, la raison, peuvent seuls faire justice des dogmes et des choses de religion. Les spirites étant les hommes de l'avenir, du bon sens et de la raison, sont d'excellents juges lorsqu'ils se servent de la science, pour combatre les choses religieuses devenues immuables comme l'infaillible du Vatican qui les sanctionne et les promulgue.

Les spirites ont accueilli *le consolateur*, comme il méritait de l'être, et peu à peu, leur croyance s'est implantée dans la famille, dans la collectivité ou dans la grande famille humaine consciente.

Le credo des spirites, le voici.

— Je crois à l'existence d'un monde invisible pour mes yeux matériels :

— Avec preuves à l'appui, je sais d'où je viens, ce que je suis, ce que je deviendrai après ma mort corporelle :

— Je possède cette conviction raisonnée que je dois progresser sans cesse à l'aide d'existences successives :

— J'ai la certitude qu'il n'y a pas de créatures déshéritées ou favorisées, que toutes les âmes partent du même point pour arriver au même but.

— Je sais par expérience, avec l'aide d'investigations suivies, qu'il existe des rapports entre les vivants de la terre et les morts bien vivants dans la vie extra-mondaine; cette communion nous initie à la vie future, et nous apprend que, de notre libre arbitre seul, dépendent notre bonheur ou notre malheur, ce que nous appelons le bien et le mal;

— Je crois que tout se répare à l'aide de la réincarnation, cette loi que la science sanctionnera bientôt avec enthousiasme, et je repousse absolument le dogme révoltant et illogique des peines absolues, éternelles et irrémissibles.

Le spirite éclairé s'associe à cette déclaration d'Allan Kardec : « Le « spiritisme ne pose en principe absolu que ce qui est démontré avec « évidence, ou ce qui ressort logiquement de l'observation. Touchant à « toutes les branches de l'économie sociale auxquelles il prête l'appui de « ses propres découvertes, il s'assimilera toujours toutes les doctrines « progressives, de quelque ordre qu'elles soient, arrivées à l'état de vé- « rité pratique et sorties du domaine de l'utopie, sans cela il se suicide- « rait; en cessant d'être ce qu'il est, il mentirait à son origine et à son « but providentiel. Le spiritisme, marchant avec le progrès, ne sera « jamais débordé, parce que, si de nouvelles découvertes lui démon- « traient qu'il est dans l'erreur sur un point, il se modifierait sur ce « point; si une nouvelle vérité se révèle, il l'accepte. »

Je crois être l'interprète de mes frères en spiritisme, en déclarant, qu'unanimement, nous voulons marcher avec le progrès; en conséquence, pour être logique, chaque spirite doit étudier sans cesse, toujours observer en véritable investigateur; cela doit être, absolument, au nom du bon sens et de la raison.

Instruisons-nous les uns les autres, faisons de la mutualité, et semons des brochures rudimentaires bien faites, rationnelles et pleines de faits, qui prouvent l'intelligence des partisans de notre philosophie ; que le fond et la forme y communient, sans se nuire l'une à l'autre.

— Exigeons aussi que l'adepte nouveau puisse commenter en connaissance de cause le contenu des ouvrages fondamentaux. N'oublions pas que le spiritisme touche à toutes les branches du savoir humain, et que ses adeptes doivent être mis au courant de toutes les découvertes nouvelles de la science.

Il faut le dire bien haut, nous ne sommes point arrivés encore à ce désidératum, et la preuve en est faite.

On a semé de vaines paroles; la librairie spirite, a-t-on dit, aurait eu des profits fantastiques par la vente des œuvres spirites, et nous aurions ce résultat inappréciable que les spirites ont eu et possèdent encore la passion de l'étude et le désir bien arrêté de rendre vide les rayons de notre librairie. En un mot, ils mettraient en pratique la maxime de Goëthe : Toujours plus de lumière!

S'il en était ainsi, combien nous bénirions les critiques si passionnées soient-elles; la simple vérité, à ce sujet, peut être faite par tout spirite honnête et bien intentionné, au siège de la Société scientifique du spiritisme; depuis 1869, époque de la création de la Société, la plupart de nos frères lisent peu, ou pas du tout.

Ce qui est démontré chaque année, c'est que, si les membres de la Société propriétaire de la librairie n'eussent constamment été dévoués, indépendants et désintéressés, le produit net de la vente des volumes et de la Revue Spirite, n'eut point suffi à couvrir nos frais généraux.

Le spirite qui perd son temps en démarches puériles et vaines, oublie son devoir, celui de songer exclusivement à l'avancement intellectuel et moral de ses frères en croyance.

Nous qui étudions sans cesse, travaillons, et, la main dans la main, nous secondant les uns les autres, nous aurons fondé une chose durable, en harmonie avec la science, en accord avec les aspirations les plus élevées.

Dans la voie si largement tracée par nos Maîtres, engageons-nous avec résolution, et notre mandat sera fidèlement rempli, car nous aurons réellement communié sous les espèces du savoir, de l'amour, de la raison et de la volonté.

Salut à l'esprit d'Allan Kardec, à celui de sa compagne dévouée.

SOIRÉE LITTÉRAIRE ET MUSICALE

Le même soir, les salons de M. Richard étaient remplis par nos F. E. S. : Le repas était joyeux. On dînait avec entrain, et au dessert, MM. Bourgès, de Warroquier, Metzger, Trémeschini, Mlle de Lasserre, etc., ont porté des toasts divers, très intéressants, instructifs, ou spirituels et pleins d'humour comme celui de M. de Warroquier. Les orateurs ont été applaudis.

La soirée littéraire était donnée dans les salons de la Société scientifique du Spiritisme; les convives du banquet y étaient placés à neuf heures. Pour la partie littéraire, nous avions trois poètes connus, des lettrés qui ont eux-mêmes dit leurs poésies si remarquables et si fortement pensées : MM. Léonce Depont, Laurent de Faget et Mérac ; Mme Picard de l'Odéon, la sympathique, la grande artiste, Jeanne Leymarie son élève, et M. Georges Levadé qui dit avec goût et distinction. Pour la partie musicale nous avions Mme Germance, le charmant contralto, M. Geoffroy excellent ténor sorti de notre Conservatoire de musique et dont on a pu admirer la bonne méthode, Mlle Jeanne Leymarie élève de M. Boulanger. Pour la partie comique, le commandant D... artiste exceptionnel bien connu de tous les véritables artistes parisiens.

Nos amis ont rivalisé d'entrain et de savoir, pour égayer, toucher et charmer l'assemblée qui ne leur marchandait pas des applaudissements plus que mérités; chacun nous a prié de vivement les remercier pour la soirée agréable qu'ils ont donnée. Nous les félicitons aussi pour nous avoir fraternellement secondés.

Pour la circonstance, M. Laurent de Faget avait fait un dialogue en vers, intitulé le 31 mars, que Mme Picard avait bien voulu préalablement faire répéter. Mlle Jeanne Leymarie et M. Laurent, ont dit ce dialogue avec charme et dans la bonne note, car il est inspiré d'un souffle généreux; en nous ensorcellant, ces deux magiciens usaient, je pense, des maléfices de Mme Picard (nous étions dans la maison où se coudoient les diableries, le mesmérisme, le spiritisme, le sabbat, disent les dévots). On a rappelé deux fois les acteurs et l'auteur.

Nous reproduisons la poésie :

LE 31 MARS

LA MUSE

Poète! prends ton luth et dis-nous l'espérance.
Mars s'achève, l'hiver s'enfuit, le ciel est pur;
Bientôt naîtra la fleur; bientôt ce sol de France
Entendra les oiseaux chanter le vaste azur.

Nous irons dans les bois parler au cœur des roses,
Qui s'épanouiront sous nos baisers joyeux;
Poète! dans ton âme il est de douces choses,
Des rêves... qu'au printemps tu caresseras mieux.

LE POÈTE

Muse chère, ta voix charmante
A frappé mon oreille encor.
C'est bien toi qui veux que je chante,
Ma blonde fée aux cheveux d'or :

Mais, hélas! je ne puis sourire,
C'est en vain que je veux chanter;
La tristesse engourdit ma lyre.
Muse! laisse-moi méditer.

LA MUSE

Bientôt naîtront les fleurs; bientôt sur la pelouse
Le papillon doré gaîment voltigera;
De chaque fleur éclose il fera son épouse,
Et de tous les parfums son cœur s'enivrera.

Bientôt dans le feuillage abritant sa couvée
L'oiseau modulera ses suaves concerts.
Poète ! prends ta lyre et chante l'univers :
La nature est enfin comme tu l'as rêvée.

LE POÈTE

Non, ma muse ; dans le sillon
Que m'ouvre ta bonté touchante,
En vain passe le papillon,
En vain la fleur est séduisante.

Tout ce que l'on voit d'ici-bas,
L'onde, le ciel et la verdure,
Hélas ! ne m'inspirerait pas :
J'ai dans le cœur une blessure !...

LA MUSE

Une blessure de ton cœur,
Je pourrai la fermer peut-être.
N'hésite pas : fais-moi connaître
Ce qui cause ainsi ta douleur.

LE POÈTE

Muse ! tu viens d'un monde où les âmes sont pures,
Où dans l'éternité brille un rayon divin ;
Et tu ne connais pas les humaines souillures,
Et tu ne connais pas tout l'égoïsme humain.

Sur cette froide terre où l'ambitieux brave
Toutes les lois du ciel pour n'adorer que l'or,
De mille passions l'homme est encore esclave
Et mille préjugés le gouvernent encor !

De ses religions il se moque en lui-même,
Il se rit du devoir quand le plaisir l'attend ;
L'homme ainsi fait le mal, — et cependant Dieu l'aime,
Et dans sa conscience à toute heure il descend.

O conscience humaine ! ô phare indestructible !
Chaque siècle en passant t'apporte des lueurs.
En vain le mal rugit sous tes éclairs vengeurs :
Tu brilles, s'il le faut, solennelle et terrible !

LA MUSE

O mon poète ! calme toi :
Sur cette terre l'homme expie
Par le deuil, le doute et l'effroi
Toutes les hontes de sa vie;

Et des penseurs au noble front
Viennent lui dire : « Espère ! Espère !
« Pourquoi pleurer sur cette terre
« Où bientôt tes maux finiront ? »

LE POÈTE

Tu parles des penseurs, Muse, de la lumière
Qu'ils sèment sur ce monde en proie aux noirs fléaux :
L'un d'eux, Allan Kardec, a scruté la matière
Et vu l'âme sortir de l'ombre des tombeaux.

Il a suivi l'esprit dans les champs de l'espace ;
Partout, à ses regards, l'infini s'est ouvert.
« L'âme, de corps en corps, de monde en monde, passe,
« A-t-il dit. Pour grandir il faut avoir souffert ! »

Et je connais la loi de la souffrance humaine;
Altéré de justice et rêvant le bonheur,
J'ai senti bien des fois tout ce que peut la haine
Pour briser une vie et déchirer un cœur.

LA MUSE

Le maître aimé dont tu chantais la gloire
A vu des cieux toute la majesté;
Il nous a dit ce que nous devons croire,
Et sa belle œuvre est pleine de clarté.

Mais toi, poète ! à l'heure où les étoiles
Se suspendront à la voûte du ciel,
Ne peux-tu pas, devant l'azur sans voiles,
Saluer Dieu dans l'ordre universel ?

LE POÈTE

Oui, je le peux, Muse, quand sur ton aile
Mon esprit plane aux célestes hauteurs,
Ou que j'entends ta voix tendre et fidèle
Parler d'amour pour essuyer mes pleurs.

Mais aujourd'hui la tristesse s'impose :
Belle et coquette, en vain tu me souris:
Ton aile en vain touche mon front morose;
C'est au tombeau que je dois mes écrits.

Nous célébrons, Muse ! un anniversaire;
C'est aujourd'hui que, depuis dix-sept ans.
Un même deuil, une pensée austère,
D'Allan Kardec rassemble les enfants.

LA MUSE

Pourquoi gémir sur la tombe d'un sage?
Allons, poète ! il faut chanter encor;
Il faut, vers Dieu t'élevant davantage,
La lyre en main, reprendre un noble essor.

Quand le juste a fini sa tâche sur la terre
Il meurt, vous le pleurez; lui, pensif et joyeux,
Plonge profondément dans la nuit du mystère
Et découvre le jour des cieux !

NÉCROLOGIE

M. Marcandier, de Reims, nous apprend la désincarnation de sa petite Juliette, et la recommande aux prières de tous nos frères.

Nous avons a annoncer également le décès de M. Courbebaisse, ingénieur, sur lequel nous donnerons un article nécrologique dans notre prochain numéro,

M. François Vincent nous annonce qu'il a perdu sa mère, décédée à Vaux-sous-Aubigny, dans sa 84e année.

Enfin, nous apprenons le décès de M. Henri-Joseph de Turck, directeur du *Moniteur de la Fédération belge*. Nous reviendrons, dans notre prochain numéro, sur la mort de cet homme de bien qui, à l'âge de 88 ans, travaillait encore à l'œuvre spirite.

Nous envoyons nos meilleures sympathies aux esprits qui viennent de se désincarner, et à leurs familles terrestres, l'expression de nos regrets adoucie par l'espérance qui nous soutient tous en face du mort.

Nous lisons dans le journal la *Nation*, du 10 avril, l'article suivant:

MAGNÉTISME

Cette science nouvelle et encore ignorée du magnétisme nous fait marcher chaque jour de surprises en surprises, et les découvertes presque quotidiennes des savants, dans un domaine inexploré, revêtent, au fur et à mesure qu'elles se produisent, un caractère de plus en plus attachant et aussi de plus en plus incroyable.

Nous sommes loin, aujourd'hui, des catalepsies partielles ou même des simples rigidités, constatées à la fin du siècle dernier, autour du baquet de Mesmer. Les expériences de lévitation qu'accomplissaient comme en se jouant les prêtres de l'Inde, il y a quelque chose comme trois mille années, auraient certainement fait brûler leurs auteurs si elles avaient été répétées devant un public de savants, au Moyen-Age.

Et pourtant, tout cela demeure bien arrière des découvertes contemporaines : c'est, pour cette fois, que le mot impossible semble à jamais rayé du vocabulaire de la science.

Les dernières expériences des magnétiseurs ont porté principalement sur la double vue, vue à distance ou à travers un corps réfractaire à la lumière. Nous n'en citerons qu'une, parce qu'elle a été répétée un nombre assez considérable de fois consécutives, et sans qu'elle ait échoué une seule fois.

C'est un professeur autrichien qui l'a tentée et réussie dans une espèce d'hôpital destiné à soigner les femmes hystériques, ou plutôt à réunir un plus grand nombre de sujets propres à subir des expériences du magnétisme.

Le professeur, qui est en correspondance particulière avec presque tous les savants des deux hémisphères, arriva un matin à son cours, ayant dans sa poche une lettre qu'il venait de recevoir d'un de ses collègues de Londres. L'enveloppe était intacte : la lettre n'avait pas été ouverte; il voulut essayer de la faire lire, à travers l'enveloppe, par une de ses pensionnaires, soumise à l'influence du sommeil magnétique.

Dès le début de l'opération, le sujet s'écria :

— Je vois très distinctement les caractères de cette lettre, mais je ne puis pas la lire parce qu'elle est écrite en anglais, et que je ne sais pas l'anglais.

— Je veux que vous sachiez l'anglais, commanda le professeur.

Et, aussitôt, sans observation plus minutieuse, le sujet commença à lire la lettre en anglais, avec une pureté d'accent que lui eût envié un originaire du Strand.

— Bien, continua le professeur, et, maintenant, traduisez!

Cette fois, encore, le sujet obéit; la traduction était à la fois d'une limpidité et d'une fidélité extraordinaires.

Dans cette lettre, le savant Anglais ne parlait que des choses de la physiologie, et sa lettre fourmillait de termes techniques absolument inconnus de la lectrice.

Celle-ci, sur une objurgation nouvelle, décrivit alors la personne du savant lui-même, qu'elle déclarait apercevoir nettement, occupé à écrire dans un cabinet de travail; dont elle donnait également la description.

On écrivit au savant anglais d'envoyer à Vienne sa photographie et la photographie de son cabinet de travail; la description faite par le sujet, qui avait été sténographiée, se trouve d'une irréprochable exactitude, à l'exception de certaines couleurs complémentaires qu'elle avait confondues.

Il fut reconnu, à ce propos, que, dans l'état de veille, elle était affectée de daltonisme, c'est-à-dire qu'elle confondait certaines couleurs avec les couleurs correspondantes.

Répétées dix fois de suite, ces expériences ne manquèrent pas une fois.

Qui sait où sera poussée la science du magnétisme, dans une dizaine d'années d'ici?

DICTÉ PAR L'ANGE DES SOUVENIRS

I

O toi que Dieu fit bonne, ô toi que Dieu fit douce,
Dès demain si tu veux, quand l'aube au regard d'or
Baignera de clartés les roses dans la mousse
Et les oiseaux au fond de la forêt qui dort ;

A l'heure où sur les prés flottent en vapeurs blanches
De célestes conseils pour le front des penseurs,
Où la neige des bois tombe par avalanches,
Nous nous envolerons comme deux âmes sœurs.

Loin de tout bruit humain, loin de toute voix fausse,
Dès demain, si tu veux, dans le jardin des morts,
Ensemble nous irons, sur le bord de sa fosse,
Fondre dans une larme angoisses et remords.

Tu le sais comme moi, la vie amère et noire
Nous étreint dans sa serre ainsi qu'un dur vautour;
Si la fatalité masque souvent la gloire,
Le doute fait de l'ombre au pied de notre amour.

Ici-bas, tout est vain, tout penche, tout vacille,
Toute chose ici-bas passe en baissant le front;
Les blés sont réservés au fer de la faucille,
Les morts au froid oubli, les rêves à l'affront.

De là vient que tout homme a besoin de prière,
Et de calme et d'espoir, ces tranquilles flambeaux,
Et qu'il aime, en suivant sa pénible carrière,
A s'éclairer parfois au soleil des tombeaux.

II

Ange, voici des lis, enfant voilà des roses,
Cueille les, Dieu les mit pour toi sur les chemins;
Parmi tant de splendeurs et de sublimes choses,
Il cisela ces fleurs pour ta petite main.

Prends-les, il le permet. Cueille ô charmante fée,
Près du ruisseau céleste où bien souvent je bois,
Afin d'en composer ton plus divin trophée,
Ces étoiles des prés et ces perles des bois.

Et puis, viens maintenant, agneau, myrte ou colombe,
Viens près d'elle, et, parmi les sépulcres déserts,
Laisse tes fleurs d'amour s'effeuiller sur sa tombe,
Comme s'effeuille un chant emporté dans les airs.

Par un chemin connu seulement de son âme,
Tandis que tous les deux nous prierons à genoux,
Leurs parfums, comprenant qu'un ange les réclame,
Iront dans son cercueil pour lui parler de nous.

Alors, Dieu que partout l'on sent et l'on devine,
a plus, sur toi penché bien tendrement.
Quelle chose idéale il fit la plus divine,
De ta candeur naïve ou de son firmament.

Viens ! quiconque ici-bas où règne la folie,
Où l'on s'épuise hélas ! en efforts superflus.
Aime à se souvenir lorsque le monde oublie,
Est béni dans le ciel par ceux qui ne sont plus.

Viens, quand il te verra pâle, émue et pensive,
Toi, cygne du lac pur où s'abreuve l'amour,
Astre d'un autre ciel, chanson d'une autre rive,
Fleur d'un autre jardin, reflet d'un autre jour;

Quand il verra monter comme d'un luth d'ivoire,
Monte la strophe bleue aux ailes de cristal,
Comme s'élève un chant d'espérance et de gloire,
Ta prière qui prend le beau pour piédestal,

Dieu s'écriera : Silence, ô nature éternelle!
Ne trouble pas ce cœur qui s'élance vers moi.
Et viens, enveloppé d'une ombre solennelle,
Dans la coupe des morts t'abreuver de la foi.

Oui, viens ! ne doutons pas, car le doute est impie,
Ne désespérons pas, l'espoir nous rend meilleurs;
Peut être qu'ici-bas la créature expie,
Les forfaits inconnus qu'elle a commis ailleurs.

Pleurons, mais qu'à travers ces larmes diaphanes,
Apparaisse un rayon de notre éternité;
Souffrons loin des regards et des êtres profanes ;
La souffrance souvent dévoile la clarté.

Aimons, souffrons, pleurons. Pourvu qu'en cette vie
Où le plus ignorant a le plus de savoir,
L'homme passe sans haine et meure sans envie,
Il peut dormir content : il a fait son devoir.

III

Quand l'aile de ton âme au fond de cette bière.
Sous un souffle d'amour aura soudain frémi.
Et répandu dans l'ombre un peu de sa lumière,
Notre ange sourira, s'éveillant à demi.

Et tu seras heureuse alors, car à cette heure
Où ton âme à son âme unira le ciel bleu,
Une voix te dira que partout où l'on pleure,
Un sourire des morts est un pardon de Dieu.

LÉONCE DEPONT

ERRATUM

Dans l'article de M. Christin : *Réflexions sur le Magnétisme*, paru dans notre numéro du 1er avril, page 206, à la dernière ligne, au lieu de : même n'étant pas un *médium*, il faut lire : même en n'étant pas un *médecin*.

M. Michaud, 170, rue de Paris, à Charenton, nous prie d'annoncer qu'il a ouvert, chez lui, une école d'enseignement pratique de magnétisme, de 3 à 5 heures, tous les dimanches.

Tous les jours il reçoit, de 9 à 11 heures du matin, les personnes malades recommandées par notre Société.

BIBLIOGRAPHIE

RECUEIL DE PRIÈRES spirites; reliure ordinaire. 1 fr. 50
reliure chagrin, 3 fr. »

CONFÉRENCES SPIRITES faites en 1884 par M. Vallès, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées. 2 fr. »

Les trois premières années 1882, 1883 et 1884. 5 fr. »

LA CHUTE ORIGINELLE SELON LE SPIRITISME, par M. J.-E' Guillet. 3 fr. 50

Les Quatre Evangiles de J. B. Roustaing et le *livre des Esprits*, réponse à M. Al. Vincent, par M. J.-E. Guillet. 1 fr. »

Le Spiritisme dans l'antiquité et *dans les temps modernes*, par le Dr Wahu. 5 fr. »

Choix de dictées spirites, par le Dr Wahu. 1 fr. »

Psychologie transformiste, évolution de l'intelligence, par le capitaine Bourgès 1 fr. »

Etudes spirites, dictées reçues dans un groupe bisontin. 1 fr. »

Etudes économiques. d° 0 fr. 50

Les mondes grandissants, par M. M. Georges. 1 fr. »

Manuel d'instruction nationale, par Emmanuel Vauchez, secrétaire général de la ligue française de l'enseignement. 1 fr. »

La Muse irritée, poésies spiritualistes, par M. Laurent de Faget 3 fr. »

Très belles photographies d'Allan Kardec, première grandeur. 3 fr. 50

PHOTOGRAPHIES DU DOLMEN D'ALLAN KARDEC au père-Lachaise. 1 fr. 50
Emaillées. 2 fr. 50

Guérison certaine du choléra en quelques heures. 0 fr. 20

La Vie par le magnétisme et l'électricité, par G. Edard, professeur d'électro-magnétisme curatif. Ouvrage orné des portraits des magnétiseurs les plus connus. Cet Ouvrage contient le *Sorcier malgré lui*, que nos abonnés nous demandent souvent. 20 fr. »

Episode de la vie de Tibère, œuvre médianimique d'un groupe russe, dictée par l'esprit de J.-W. Rochester. 3 fr. 50

La vie posthume, revue mensuelle, par M. Mus. Georges, 27, rue Thiers, à Marseille; abonnement annuel. 5 fr. »

La Magie dévoilée ou principes de science occulte, par M. le baron du Potet, broché et port payé. 30 fr. »

Spiritisme, tables tournantes, magnétisme, hypnotisme, d'après Mgr D'Annibale et plusieurs autres autorités ecclésiastiques. 1 fr. »

La Cité chinoise, par G. Eug. Simon, ancien consul de France en Chine. 3 fr. 50

Le Sanctuaire du spiritualisme, étude sur l'âme humaine et ses rapports avec l'univers, d'après le somnambulisme et l'extase. 7 fr. 50

Cours de magnétisme humain, par J. Crépieux. 3 fr. »

Préface des commentaires sur le Somodaevo de Gaotomo, publiée par la société Atmique de Paris. 0 fr. 50

2e édition des *recherches sur les phénomènes du spiritualisme*, la *force psychique et les matérialisations de Katie King*, par William Crookes membre de la Société royale de Londres. Relié : 4 fr. 50 ; — Broché. 3 fr. 50

Dans ce livre qui constate l'importance du spiritualisme moderne, tout est nettement déterminé et scientifiquement déduit.

NOTE

Nous ne pouvons penser, comme l'auteur de l'article sur la peine de mort, que tous les criminels sans exception sont poussés par une force mystérieuse qu'ils ne peuvent vaincre. Nous croyons à la responsabilité de chacun d'eux selon son degré d'avancement.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Imprimerie du Sentier, (A. Eloy, Directeur), 14, rue des Jeûneurs